

Sommaire

100 - Vie spirituelle

- 120 – Lettre du 4 juin 2007
Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
- 120 – Lettre du 15 juin 2007
Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
- 120 – Lettre du 13 juillet 2007
Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
- 120 – Lettre du 15 août 2007
Mère Evelyne Franc, Supérieure générale
- 140 – L'accompagnement spirituel
Père Javier Alvarez, Directeur général

200 - Défis actuels

- 210 – L'universalité de la personne
Professeur Henri Joyeux

300 - Actualité des Provinces

Visite des Supérieurs

- 320 – Mère Evelyne Franc et Sœur Marlène Rosa, Conseillère générale : Visite de la Province d'Amazonie (Brésil)
Sœurs Anagilsa Sampaio Bentes et Maria Rejiane da Mata Dias, Filles de la Charité

Témoignage des Sœurs

- 331 – En Ukraine : 1^{ère} Rencontre à Sinak des Sœurs en mission sur le territoire de l'ex-Union Soviétique
Des Participantes de la Rencontre
- 332 – Province du Pérou : La tragédie du tremblement de terre
Sœur Marina Melendez, Visitatrice du Pérou

Nouvelles brèves

- 350 – Prix « Servitor Pacis » 2007 (Province d'Afrique Centrale)
351 – Prix du « Maire de Dublin » 2007 (Province d'Irlande)
352 – Prix spécial du « Jury » 2007 (Province d'Irlande)
353 – Prix du « Cœur d'Or » 2007 (Province de Rome)

400 - Histoire de la Compagnie

Spécial centenaire de la naissance de Mère Guillemain

420 – Mère Suzanne Guillemin, Fille de Dieu, Fille de l'Eglise, Supérieure générale de la Compagnie

IV – Mère Guillemin et le concile Vatican II

Sœur Claire Herrmann, Service des Archives.

MERE E.FRANC, SUPERIEURE GENERAL

À toutes les Filles de la Charité

Lettre du 4 juin de 2007

Mes chères Sœurs,

Ce temps encore tout proche de la Pentecôte semble être le moment approprié pour vous écrire à nouveau au sujet de la béatification de notre Sœur Lindalva Justa de Oliveira.

Sœur Lindalva est née le 20 Octobre 1953, elle était la sixième fille d'une famille nombreuse. Après être restée à la maison pour aider sa mère à soigner son père malade, Sœur Lindalva entra dans la Compagnie le 16 Juillet 1989 dans la Province de Recife, après la mort de son père. Elle fut envoyée en mission en 1991 à la Communauté de l'« Abrigo Dom Pedro II », à Salvador, Etat de Bahia. Sa vie communautaire fut courte puisqu'elle fut assassinée le Vendredi Saint, juste deux années plus tard en 1993.

Le procès de sa béatification a commencé par une acclamation populaire. Les gens ont été touchés par la foi de cette jeune Sœur, son service des pauvres et sa fidélité à son engagement qui la conduisit jusqu'au martyre. Cela a aussi été reconnu par l'Eglise et le décret de béatification a été signé par le Cardinal José Saraiva Martins, Préfet de la Congrégation pour la cause des Saints. Il est à noter que Sr Lindalva est la première femme à être béatifiée au Brésil et le Postulateur a signalé qu'en dehors du procès de Ste Claire, St François d'Assise et Mère Teresa, aucun autre procès n'est allé aussi vite dans l'histoire de l'Eglise. C'est une grâce extraordinaire pour l'Eglise, pour la Compagnie tout entière et évidemment une joie très particulière pour nos Sœurs du Brésil.

Une Commission est déjà à l'œuvre pour préparer les célébrations de la béatification. Celle-ci aura lieu à Salvador de Bahia au Brésil le 25 novembre 2007, fête du Christ Roi, dans un immense stade avec la présence d'environ 60 000 personnes, aussi vous pouvez facilement imaginer toute l'organisation nécessaire! La Compagnie sera naturellement représentée par de nombreuses Sœurs des six Provinces du Brésil.

Le Père Grégory, notre Supérieur général, le Père Javier, notre Directeur général, tous les membres du Conseil général et moi-même représenteront la Compagnie au niveau international. Parmi les invités, se trouveront le Père McCullen, le Père Maloney, le Père Quintano, Mère Duzan, Mère Elizondo et quelques autres personnes. Les participants brésiliens seront si nombreux que nous sommes obligées de limiter à deux Sœurs par Province le nombre des Sœurs venant des autres provinces d'Amérique latine et des Caraïbes. La présence la plus significative sera celle de la mère de Sœur Lindalva et de ses douze frères et sœurs et leurs familles. Nous pouvons déjà deviner l'émotion qui les étreindra ! Les huit Sœurs qui étaient au Séminaire avec Sœur Lindalva participeront également à la célébration.

Bien qu'il ne soit pas possible à chaque Fille de la Charité qui le souhaiterait de se rendre à Salvador le 25 novembre prochain, la Compagnie dans le monde entier sera très certainement unie pour célébrer ensemble cette journée. Quelques suggestions pour des célébrations liturgiques seront envoyées ultérieurement. Vous recevrez aussi des livrets sur la vie de notre Sœur dans vos différentes langues.

Il s'agit d'un événement très important pour la Compagnie, mes chères Sœurs, et c'est aussi pour chacune de nous un autre moment de grâce. Tout dans la vie est signe de Dieu. En tout, un même Esprit agit, comme St Vincent et Sainte Louise nous l'ont si clairement appris.

Que ce passage de l'Esprit, manifesté dans la béatification de notre Sœur Lindalva, creuse en nous cette passion pour Jésus-Christ vivant et présent parmi les plus pauvres, dans notre monde et au cœur de l'humanité.

Avec mon affectueux dévouement et mon union dans la prière,

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

MERE E.FRANC, SUPERIEURE GENERAL

À toutes les Filles de la Charité

Lettre du 15 juin de 2007

Fête du Sacré Cœur de Jésus

Mes chères Sœurs,

Que Jésus, doux et humble de cœur, rende nos cœurs semblables au sien !

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, enracinée dans le mystère de l'Incarnation, fut chère à sainte Louise ; c'était la source qui étanchait sa soif de Dieu et qui irriguait son amour pour ses filles et pour les pauvres. Je suis donc sûre que nous sommes unies dans la prière pour demander aujourd'hui à Celui qui est le Bon Berger, le Serviteur par excellence de nous donner la tendresse et l'attention pour les pauvres qui colorent tant de pages d'Évangile et qui ont totalement imprégné la vie de nombreuses Filles de la Charité qui nous ont précédées ou qui viventà nos côtés.

J'ai choisi cette date pour vous partager quelques nouvelles de famille. Il me semble important tout d'abord d'évoquer la situation si pénible que vivent nos Sœurs du Liban où la violence qui règne dans des camps de réfugiés palestiniens fait courir au pays tout entier un risque de déstabilisation. Rappelons-nous que, l'an dernier en juillet, nos Sœurs s'étaient déjà mobilisées pour accueillir des milliers de réfugiés fuyant le sud embrasé par la guerre. Prions ensemble pour qu'elles aient le courage des recommencements et prions également pour que cesse ce cycle d'affrontements et qu'une paix durable s'instaure.

Nos Sœurs du Venezuela vivent aussi des heures difficiles, de nouvelles lois semblent en effet limiter leur liberté dans la gestion des écoles et des œuvres sociales. Elles sollicitent nos prières.

Je ne cite que ces deux exemples, mais je sais que l'universalité de la Compagnie et la communion entre nous sont régulièrement nourries par l'actualité récente, notre site web et la lecture des Echos.

En votre nom, j'ai assisté à la réunion plénière de l'Union Internationale des Supérieures générales (UISG) qui s'est tenue à Rome début mai. Nous étions 850 et nous étions conviées à « tisser une spiritualité nouvelle d'où jaillissent espérance et vie pour l'humanité ». Nous avons choisi cinq fils pour ce tissage : « la femme aux mains pleines et calleuses, la terre et son caractère sacré, le dialogue interreligieux comme chemin spirituel, les immigrés-déplacés et le laïcat ». Nous étions par tables de huit, et, après avoir écouté cinq conférences sur ces thèmes, peu à peu, grâce à nos partages, nous avons tissé un texte-engagement qui se situe dans la droite ligne du Congrès de la Vie consacrée de 2004, Passion pour Jésus-Christ et Passion pour l'humanité.

Cette réunion où la prière et le partage de la Parole sous-tendaient les activités, m'a remis en mémoire mes visites récentes dans les Provinces, vos engagements en faveur des femmes exploitées, des personnes marginalisées, des immigrés, vos actions de sensibilisation, entreprises en collaboration, pour la justice sociale et un usage respectueux des biens de la terre....

Rendons grâce pour ce nouvel élan donné à toutes les Congrégations et continuons notre route, avec notre spécificité vincentienne, aux côtés des laissés pour compte de notre temps.

Un autre évènement que j'ai vécu en votre nom fut la Rencontre d'Aparecida, c'est-à-dire les travaux de la Conférence épiscopale d'Amérique latine et des Caraïbes au célèbre Sanctuaire marial du Brésil, à la mi-mai. Vous savez que j'y avais été invitée par le Pape Benoît XVI avec quatre autres Supérieurs généraux. J'ai eu le privilège d'assister et de participer à ces journées de prière, de réflexion, d'échanges dans un climat de respect et de liberté, qui rassemblaient environ 265 personnes, dont 160 membres (Cardinaux, Evêques), 82 invités (Prêtres séculiers, Diacres permanents, Religieux et Religieuses, Laïcs, Supérieurs majeurs, représentants des Instituts séculiers, des Mouvements ecclésiaux et des Organisations caritatives), 8 observateurs venant d'autres Eglises chrétiennes et même un frère de confession juive et 15 experts,

notamment des théologiens. Ce fut pour moi une expérience d'Eglise très forte et une excellente occasion de mieux comprendre la réalité du continent sud-américain, qui vit sa foi au Dieu Amour comme le patrimoine le plus précieux de sa culture et qui est aussi affronté actuellement à certains des effets pervers de la mondialisation.

La presse a largement évoqué le discours inaugural de Benoît XVI lors de cette rencontre de la Celam ainsi que le résumé du document final ; ils constituent une confession de foi, un engagement de conversion pastorale et de rénovation missionnaire extraordinaire pour que l'Eglise, dans toutes ses composantes, soit pleinement disciple et missionnaire de son Seigneur afin que les peuples aient la vie en Lui.

La présence du Cardinal Rodé, de Sœur Alba Arreaga (qui était invitée au titre de son service pour l'enseignement catholique au sein de la conférence épiscopale de l'Equateur), d'un Prêtre de la Mission de Colombie (pour la communication) et de deux Filles de la Charité de la Province du Mexique pour un service d'accueil était significative de l'engagement de la famille vincentienne dans la mission évangélisatrice de notre Eglise.

Je termine ces nouvelles de famille en signalant que les Echos de l'année 2007 nous offrent des études sur Mère Guillemin. A ce propos, quelques Provinces ont eu la bonne initiative de demander aux Soeurs qui ont connu Mère Guillemin de mettre par écrit leurs souvenirs et de faire certifier leurs textes par leur Visitatrice et leur Directeur provincial. C'est un bon moyen de sauvegarder la mémoire d'une humble Fille de la Charité qui fut aussi un grand prophète.

Après la Solennité du Sacré Cœur de Jésus, nous fêtons demain le Cœur Immaculé de Marie. Souvenons-nous que le revers de la médaille miraculeuse réunit les cœurs de Jésus et de Marie dans un symbole de compassion pour la souffrance des hommes.

Au Cœur Immaculé de Marie, rempli de Dieu, confions la Compagnie. A elle qui se nourrissait de la Parole pour être plus totalement tournée vers les autres, demandons ensemble le sens de la contemplation et la persévérance joyeuse dans le service du Christ dans les pauvres.

Avec mon affectueux dévouement et l'assurance de ma prière pour chacune de vous,

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

MERE E.FRANC, SUPERIEURE GENERAL

À toutes les Filles de la Charité

Lettre du 13 juillet de 2007

Mes chères Sœurs,

A mon retour d'une visite passionnante aux Sœurs des deux communautés de la Province de Gijon qui servent avec compétence et joie les pauvres en Guinée équatoriale, j'ai reçu une grande nouvelle de famille que je veux partager officiellement avec vous aujourd'hui, tout en imaginant que certaines parmi vous la connaissent déjà.

Le 6 juillet, au cours de l'audience qu'il a concédée au Cardinal José Saraiva Martins, Préfet de la Congrégation pour les causes des saints, le Saint-Père a autorisé la publication des décrets concernant les miracles attribués à l'intercession de plusieurs Serviteurs de Dieu, dont deux Filles de la Charité, Sœur Guiseppina Nicoli et Sœur Marta Wiecka, ce qui veut dire que nos deux Sœurs seront béatifiées l'an prochain. Magnificat !

Permettez-moi de résumer à grands traits leurs vies, tout en vous promettant davantage de détails dans les mois qui viennent.

Sœur Nicoli naquit dans la Province de Pavie en Italie en 1863, entra dans la Compagnie des Filles de la Charité en 1883 dans la Province de Turin. A sa sortie du Séminaire, elle fut envoyée en Sardaigne où elle mourut en 1924. Toute sa vie fut consacrée aux jeunes, enfants de la rue, jeunes filles et jeunes femmes. A la suite de sainte Louise, elle allia le souci de l'éducation religieuse à celui de l'éducation professionnelle.

Sœur Wiecka naquit à Nowy Wiec en Pologne en 1874, entra dans la Compagnie en 1892 dans la Province de Cracovie, puis soigna les malades à Lvov, Podhajce, Bochnia et Sniatyn (ville maintenant située en Ukraine) où elle décéda en 1904. Elle nous laisse, un peu comme Marguerite Naseau, un exemple de dévouement au service corporel et spirituel des malades. En effet, elle mourut, du typhus pour avoir remplacé un employé qui devait désinfecter la chambre d'une malade atteinte de cette maladie.

Sœur Guiseppina et Sœur Marta ont vécu selon l'Esprit des Béatitudes, ont accompli ce que « le Fils de Dieu avait fait » pour reprendre une expression chère à saint Vincent.

Chacune d'elles, par sa vie donnée à Dieu pour le service du Christ dans les pauvres, enrichit d'un trait nouveau le visage de la Fille de la Charité qui, à travers les siècles, de Louise de Marillac à Sr Lindalva, personnifie la tendresse de Dieu pour les petits, pour ceux qui souffrent.

Puissent-elles nous aider à incarner la prophétie et l'espérance, maintenant et partout, pour et avec nos contemporains !

Avec l'assurance de ma prière et de mon affectueux dévouement,

Sr Evelyne Franc
Fille de la Charité

MÈRE E.FRANC, SUPÉRIEURE GENERAL

À toutes les Filles de la Charité

Lettre du 15 -18 août 2007

Mes chères Sœurs,

La fête de l'Assomption de la Vierge Marie me donne une fois de plus l'occasion de m'adresser à vous toutes pour vous exprimer ma reconnaissance et pour rendre hommage à Marie, Unique Mère de la Compagnie. Cette année, elle est bien sûr teintée de tristesse après la terrible tragédie vécue par nos Sœurs du Pérou.

Je veux, tout d'abord, avec cette simple lettre vous traduire mon merci pour les messages d'affection et les assurances de prière qui sont arrivés à la Maison Mère ces jours derniers, venant du monde entier. Ils m'ont vraiment touchée et m'ont poussée à rendre grâce pour la Compagnie, pour ce que chacune de vous vit avec Dieu, avec les Pauvres, avec ses Sœurs.

Vous y décrivez avec amour, fierté, douleur, selon les circonstances, les joies éprouvées, les difficultés rencontrées et vaincues, les obstacles auxquels vous êtes affrontées. Ces derniers sont généralement la conséquence des murs de mépris, d'injustice ou d'indifférence qui isolent, marginalisent nos frères et sœurs les plus démunis, les privent de leur dignité, de leurs droits fondamentaux. Vous me racontez vos tentatives pour escalader ces murs, les contourner, y ouvrir des brèches en fidélité à l'audace prophétique de saint Vincent et de sainte Louise.

Vos messages ont ainsi évoqué pour moi des visages d'enfants malnutris, de jeunes de la rue, de femmes exploitées, de vieillards abandonnés, rencontrés lors de mes dernières visites. Je me suis souvenue des services que vous leur offrez, de votre proximité de cœur avec eux, dans la joie, la persévérance et la compassion...

Cette lettre me permet aussi de vous partager mon amour pour la Vierge Marie. Qui mieux qu'elle a illustré par sa vie tout entière la petite phrase que nous offrait l'Évangile du 19^{ème} dimanche du temps ordinaire : « Où est votre trésor, là aussi sera votre cœur » (Lc 12, 34) ?

La Volonté de Dieu, c'est le trésor de Marie ; elle la cherche et l'accomplit pleinement grâce à sa docilité à l'Esprit. Jésus, le Verbe, est certainement un autre trésor de Marie, un trésor attendu, reçu dans la joie, puis offert et partagé avec tous avec une foi généreuse et un oubli de soi total. Je vois aussi Marie gardant comme un trésor tous les hommes et les femmes que lui a confiés son Fils au pied de la Croix.

C'est à elle que nous confions Sœur Jesús Antonieta Perla Cavagneri (1932-1958) qui fut Visitatrice de la Province du Pérou de 1991 à 2000. Elle était Sœur Servante de la Communauté de Pisco (Ecole « Santa Luisa de Marillac ») depuis le 11 novembre 2001. Nous lui confions aussi Soeur Elizabeth Rosario Oré Ventura (1962 – 1983). Elle fut Secrétaire provinciale de 1995 à 2002. Elle était arrivée à Pisco en janvier de cette année 2007. Toutes deux ont péri le soir du 15 août dans l'effondrement de l'église pendant la célébration eucharistique. Qu'elles reposent dans la Paix de Dieu !

Elles continueront à aimer et à servir leur Province du Pérou qui fêtera l'an prochain le 150^{ème} anniversaire de l'arrivée des Sœurs.

Je sais que toute la Compagnie partage la douleur de la Province du Pérou et vit en communion avec le peuple péruvien ce moment de deuil et d'immense douleur.

L'Assomption de Marie est l'accomplissement de la prophétie du Magnificat : « Dieu élève les humbles » et de l'appel de Jésus : « Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos » (Mt 11, 29). Elle est signe d'Espérance !

Avec l'assurance de ma prière et de mon affectueux dévouement,

Sœur Evelyne Franc
Fille de la Charité

L'ACCOMPAGNEMENT SPIRITUEL

Tous nous pouvons avoir besoin d'accompagnement spirituel, et beaucoup de personnes peuvent être accompagnatrices, d'une manière ou d'une autre. Nous pouvons être à la fois accompagnateur et accompagné, c'est-à-dire, nous pouvons en même temps aider quelqu'un et être nous-mêmes accompagnés par une autre personne. Dans une Province, il y a des personnes qui, en raison de leur office, doivent réaliser un service d'accompagnement. C'est le cas de la Visitatrice, des Conseillères, du Père Directeur pour la Province; des Sœurs Servantes pour leurs communautés; des formatrices pour les personnes qui leur sont confiées. Il y a aussi beaucoup d'autres personnes qui peuvent accompagner : des prêtres de la Congrégation ou autre, des Sœurs, etc... L'accompagnement est un moyen recommandé par l'Eglise et par la Compagnie pour grandir dans la fidélité à la vocation reçue.

Prenons l'article 20 b des Constitutions : "*L'accompagnement et la direction spirituelle sont des moyens efficaces pour grandir à la suite du Christ. Afin de répondre à leur vocation vincentienne, les Sœurs s'adressent à des personnes connaissant l'esprit de la Compagnie et aptes à les aider, de préférence Prêtres de la Mission et Filles de la Charité*". Dans les Constitutions de 1983, on ne parlait que de direction spirituelle. Dans les nouvelles, on a ajouté le concept d' "accompagnement". Si nous regardons cet article 20, les deux expressions employées sont synonymes. Cependant, dans d'autres articles, nous remarquons que le terme "accompagnement" est plus large que celui de "direction spirituelle" : on accompagne des jeunes, des Sœurs en processus de formation, des Sœurs en général (cf. C. 31 b; 51 d; 65 b; 75 a; St. 42). Au point de vue de la théologie spirituelle, y a-t-il une différence entre "accompagnement" et "direction spirituelle" ? Comme son nom l'indique, dans la direction spirituelle on emploie une méthode plus directive que pour l'accompagnement. Celui-ci, qui commença vers les années 70, donne le premier rôle à la personne accompagnée et un rôle secondaire à la personne qui accompagne. L'accompagnement est basé sur la non-directivité, tel que Carl Rogers, le psychologue américain l'a présenté : "*La personne humaine est bien faite. Si elle se trouve dans une situation adéquate, ses valeurs latentes se montreront et elle se posera des questions; de cette façon, petit à petit les bonnes réponses viendront aussi*"¹. En tenant compte des Constitutions et de la Théologie spirituelle actuelle, nous utiliserons le terme et le contenu de l'accompagnement, plus que celui de Direction spirituelle.

L'accompagnement requiert donc une relation d'aide sur un plan d'égalité, non pas de supériorité comme en témoigne la direction spirituelle. Evidemment, cette aide sur un plan d'égalité n'a rien à voir avec une confusion des rôles : celui qui accompagne a une ligne de conduite très claire, nous le verrons tout au long de cet exposé. Le passage évangélique qui parle de Jésus avec les pèlerins d' Emmaüs peut nous aider à comprendre la démarche de l'accompagnement (cf. Lc. 24, 13 – 35) : Jésus marche avec les deux disciples comme un autre voyageur en chemin, et il intervient dans le dialogue en les faisant réfléchir, à la fin ils vont découvrir tout seuls la vérité et ce qu'ils faut faire. Le discernement, dans ce passage évangélique que nous venons de citer, finit par produire une guérison importante chez ces disciples qui étaient tristes et déçus.

Dans cet article des Constitutions que nous sommes en train de commenter (cf. 20 b) il y a une nouveauté importante qu'il convient de signaler : après les Prêtres de la Mission on nomme les Filles de la Charité comme personnes capables d'accompagner leurs Sœurs. Nous sommes tout à fait d'accord avec cette proposition et heureux de ce choix. Nous savons que dans toutes les Provinces de la Compagnie il y a des Sœurs qui peuvent très bien rendre ce service. Il faut dire aussi que l'Eglise, la pastorale et la théologie spirituelle sont d'avis que ce ministère soit ouvert à d'autres personnes. Ainsi Lola Arrieta par exemple, pense de façon significative : "*A notre époque, il est clair que le service d'accompagnement n'est pas réservé seulement aux prêtres, comme autrefois, mais que les laïcs (religieux et séculiers, hommes et femmes) nous sommes appelés au service et au ministère d'accompagner dans la foi*"².

¹ cf. C. ROGERS, *Psychothérapie et relations humaines*, Boringhiéri, Turin 1970

² LOLA ARRIETA *Accueillir la vie, accompagner la vie* Frontera-Hegian, Gastéis 1999, p. 14.

Bien sûr, il y a beaucoup de façons d'accompagner. Selon que cet accompagnement se réalise par des rencontres mensuelles systématiques sur la base d'un projet personnel, ou que les rencontres soient sporadiques, cela est très différent. Il est évident qu'entre ces deux extrêmes il y a une gamme variée de façon d'accompagner. Sur quelle manière concrète d'accompagner allons-nous réfléchir, car pour chaque pratique, les réflexions sont un peu différentes. Etant donné la variété, nous réfléchirons globalement afin que toutes les formes d'accompagnement soient concernées.

POURQUOI UN ACCOMPAGNEMENT ?

La plupart des personnes ont besoin et désirent parler en profondeur. Nous avons une nécessité primaire d'être écouté. Il s'agit vraiment d'un besoin fondamental de l'être humain : lui ou elle a besoin de parler de ses convictions, de ses projets, de son idéal, de ses craintes, de ses sentiments. S'il (ou si elle) ne le fait pas, cela veut dire que cette personne doit continuer son chemin sans une vraie compagnie qui la libère des erreurs et des fantasmes de sa propre subjectivité. En vérité, parler de sa vie intérieure fait qu'on se libère. Le premier objectif de l'accompagnement est donc l'écoute attentive qui libère. Dans certains cas, ce sera la seule forme d'accompagnement qui soit possible, et ce n'est déjà pas si mal. La personne peut se sentir libérée; ce qui veut dire, au point de vue de la vocation, qu'elle se sentira pleine de courage dans son service et dans sa vie toute donnée.

Un deuxième objectif de l'accompagnement est d'aider la personne dans son besoin de discerner, c'est-à-dire, de découvrir la volonté de Dieu et de l'accomplir. En effet, souvent les Sœurs passent par des situations plus ou moins délicates auxquelles elles doivent trouver une solution. Ces situations peuvent être de différentes sortes : des situations personnelles ou familiales qui demandent une réponse, des problèmes de relation, les contraintes du service concret qu'elles réalisent, le besoin de discerner un souci d'ordre spirituel, des appels à la générosité que Dieu fait entendre, celui qui accompagne perçoit ces appels et les transmet comme une caisse de résonance... C'est dans ces moments-là que l'accompagnateur, le directeur spirituel, peut aider la personne à voir plus clair dans sa situation et à chercher ce qui convient le mieux, et même peut-être ce que Dieu lui demande. On ne doit jamais oublier : accompagner c'est marcher à côté de l'autre personne pour la soutenir par sa présence, pour lui donner son opinion sur le chemin à suivre, pour l'encourager quand elle se lasse. L'étymologie du mot nous indique cette relation d'aide sur un plan d'égalité. En effet, le mot "accompagnement" vient de "compagnie" qui, à son tour, vient du latin "cum panis" (partager le pain).

Bien sûr, l'accompagnement sera différent selon qu'il s'agisse d'une personne d'un certain âge, d'un âge moyen ou d'une jeune. L'exhortation apostolique *Vita consecrata* parle des risques de chaque étape : l'idéalisme, la fragilité, l'incohérence, l'inconstance chez les jeunes Sœurs; l'activisme, la routine et le découragement chez celles d'un âge moyen; le pessimisme et les épreuves physiques chez les personnes d'âge mûr.³

QUALITES DE LA PERSONNE QUI ACCOMPAGNE

Celui qui accompagne est une médiation. Il doit être sérieux dans ce service et se former en permanence. Ceci est vraiment nécessaire pour lui. Sainte Thérèse d'Avila est claire à ce sujet : " *Nous avons besoin d'un maître qui doit avoir de l'expérience, dit-elle, car sinon une âme peut errer sans être comprise et sans se comprendre elle-même. Quand l'esprit ne comprend pas, le corps et l'âme en sont troublés et on n'en tire pas de profit*"⁴ De nos jours, beaucoup de spécialistes partagent la même conviction. Lola Arrieta dit par exemple : " *Celui qui accompagne mal, n'accompagne pas du tout, même s'il accompagne*"⁵. De même le *Directoire du Directeur provincial des Filles de la Charité* insiste sur la nécessité de la formation : " *Etant donné l'importance et la délicatesse de l'accompagnement et de la direction spirituelle, les Prêtres de la Mission qui exercent ce service tâcheront d'acquérir la formation nécessaire. De son côté la Congrégation peut offrir certains moyens à cette fin*" article 6 du Directoire.

Il est évident que pour être un bon accompagnateur, on doit connaître la spiritualité de la Compagnie et posséder quelques éléments de psychologie (même s'il s'agit de quelque chose de naturel),

³ cf. *Vita consecrata*, n. 70.

⁴ THERESE d'AVILA *Le livre de la Vie* n°8 C. XIII

⁵ LOLA ARRIETA, *o.c.*, p. 10.

savoir utiliser quelques techniques simples de dialogue. Une autre qualité aussi est nécessaire c'est la capacité d'empathie. Cela se réfère à la capacité de s'adapter aux personnes, aux situations et aux différents milieux. C'est ce qui est le plus opposé à la rigidité mentale. Ce qui ne veut pas dire que cet accompagnateur doit avoir une conscience laxiste pour justifier les comportements négatifs de celui qui est accompagné. Bien sûr que non, un bon accompagnement n'exclut en rien la confrontation, celle-ci est un bon moyen pour démasquer les erreurs et les incohérences de la personne accompagnée. C'est une dimension importante de l'accompagnement, même si ce n'est pas la seule. Avoir cette qualité, c'est avoir une grande sensibilité envers les personnes, avoir la capacité de vibrer avec l'autre, de comprendre ce que l'autre est en train de vivre.

Sans aucun doute, l'attitude la plus importante pour un accompagnateur est de savoir se maintenir dans la docilité au Saint Esprit. C'est-à-dire qu'il doit, avant tout, se rappeler que l'acte d'accompagner dépasse ses possibilités et ses qualités parce que c'est l'œuvre de Dieu. L'accompagnateur n'est pas le personnage principal, il est relatif et secondaire. Son rôle est d'offrir en toute simplicité, une aide ministérielle comme service ou aide subsidiaire qui est en réalité une aide de la grâce. Dans cette tâche, il est très conscient de fouler une terre sacrée où Dieu demeure et agit. Par conséquent, dans ce lieu sacré de la personne il faut savoir entrer et se tenir dans un profond respect. Le dialogue de Dieu avec Moïse quand il lui apparut au buisson ardent illustre bien cela : *"Moïse...retire tes sandales, car le lieu que foulent tes pieds est une terre sainte"*(Ex. 3,4-5).

Se maintenir dans la docilité au Saint Esprit c'est aussi aider la Sœur à être attentive aux signes de Dieu, à se laisser interpellé par l'Esprit qui, comme nous le disent les Constitutions, se manifeste à travers les nécessités des pauvres, les appels de l'Eglise, les signes des temps, les Constitutions et les Statuts (cf. C. 31 b). L'accompagnement doit savoir se référer constamment à ces documents et à ces orientations pour que la Sœur dirige sa vie selon la volonté de Dieu.

Ce qui doit être bien clair pour l'accompagnateur spirituel, le but qui doit orienter son travail d'accompagnement, ce n'est pas atteindre une autonomie personnelle, un comportement indépendant, mais une théonomie, c'est-à-dire une dépendance de Dieu et une configuration à Jésus-Christ, selon les traits de la spiritualité de la Compagnie, bien indiqués dans les Constitutions. Cette théonomie, qui comporte une autonomie relative, requiert de l'accompagnateur qu'il sache : garder une certaine distance, et quand le moment sera venu, se retirer pour ne pas créer de dépendances qui empêchent la croissance de la personne. Dans le Nouveau Testament, c'est assez clair, par exemple dans le récit d'Emmaüs auquel nous avons fait allusion précédemment. Une fois que les disciples comprennent le sens des événements vécus et découvrent ce qu'ils doivent faire, Jésus disparaît (cf. Lc. 24, 13-35). Dans les Actes des Apôtres, Philippe accompagna l'eunuque de Candace jusqu'à ce qu'il découvre la foi et y adhère. Ensuite, l'Écriture nous dit : *"Quand ils furent remontés de l'eau, l'Esprit du Seigneur emporta Philippe ; l'eunuque ne le voyait plus, mais il poursuivait sa route, tout joyeux"*. (cf. Ac. 8, 26-39).

LA COMMUNICATION DANS UN ENTRETIEN

Nous pouvons dire que l'accompagnement se réalise, de façon concrète, dans la communication. Là, l'accompagnateur a une attitude d'écoute, de soutien, de conseil, de confrontation, d'évaluation, selon les cas, les contenus et les moments de la conversation. En outre, l'entretien, la communication, comme nous l'avons dit, dépasse le contexte des deux personnes en dialogue, (accompagnateur et accompagné), car le milieu de vie où se réalise la communication est celui de l'Esprit de Dieu. Il ne faut jamais oublier que c'est l'Esprit qui participe activement à la vie, mais (accompagnateur et accompagné) eux ils sont chargés d'être les interprètes de la bonne Nouvelle de l'Esprit. C'est-à-dire, dans la communication, le fil conducteur et la finalité sont déjà tracés, de même que le genre de relation qui s'établit entre l'accompagnateur et l'accompagné : tous les deux cherchent à répondre fidèlement à la volonté de Dieu, tous les deux doivent obéir à sa voix. L'Esprit de Dieu est donc la troisième personne de la relation et de la communication entre l'accompagnateur et l'accompagné, mais surtout la plus importante. L'accompagnateur ne peut pas oublier qu'il est un intermédiaire entre le Saint Esprit et la personne accompagnée.

La communication aide la personne à cerner ce qu'elle vit, ainsi elle exprime avec plus d'objectivité ce qui constitue sa vie, elle peut prendre du recul de telle manière qu'elle peut la comprendre et la juger plus sereinement. Exprimer une chose c'est déjà en quelque sorte, la posséder. Dans cette situation, l'aide consistera à savoir écouter. Ce qu'il faut absolument préserver c'est que la communication puisse se

dérouler dans un climat de liberté et de spontanéité. Mais aussi, avoir un fil conducteur dans la conversation peut être une bonne manière d'arriver à une connaissance personnelle et à un dialogue fécond et profond.

Par rapport aux contenus, on peut dire qu'il n'y a pas de limite. Tout ce qui affecte la Sœur doit intéresser la personne qui accompagne, que ce soit important ou non au point de vue objectif, que cela concerne le domaine externe ou interne. Cependant, il y a des points qui, de par leur importance objective, doivent être soulevés. Nous en parlerons un peu plus loin. Qui fixera le niveau de communication dans l'entretien, car comme nous le savons il y a différents degrés : c'est évidemment la personne accompagnée.

Une identification excessive n'est pas bonne non plus pour l'accompagnateur par rapport à la personne accompagnée. L'empathie, l'acceptation de la personne, une capacité d'écoute attentive, une proximité fraternelle, tout cela est bon, mais se mettre à sa place et justifier ses faiblesses, c'est différent. Il faut aussi penser que la personne accompagnée n'est pas toujours objective dans sa communication, même si sa version des faits est tout à fait cohérente. Il arrive qu'elle cherche quelqu'un qui lui donne raison et l'appuie; bien sûr, elle cherchera toujours qu'on l'écoute et qu'on la comprenne. Dans ces cas-là, l'accompagnateur essaiera toujours d'écouter, de comprendre et d'encourager, mais en même temps, il aura soin de ne pas tout approuver sans plus, surtout si cela entraîne la désapprobation d'autres personnes. Il devra toujours construire sur la base de la vérité mais dans la charité, jamais sur des louanges trop faciles, à la longue cela deviendrait un mauvais service. En outre, une identification excessive de l'accompagnateur et de la personne accompagnée les empêcherait de rester sur un plan spirituel, attentifs tous les deux à la voix de l'Esprit.

Une deuxième difficulté dans l'accompagnement et dans la communication peut être l'impatience, ne pas être capable de respecter les rythmes de chaque personne. Faire des reproches à cause de la lenteur supposée ou du manque d'efforts significatifs, ce n'est pas une bonne attitude pour un accompagnateur. Cela n'encourage pas, ne stimule pas non plus, ne s'apparente pas à la fermeté. Cela ne veut pas dire que l'accompagnement ne doit pas être exigeant. Cela est nécessaire surtout dans un accompagnement systématique qui comprend à la base un projet personnel avec des objectifs à court et à moyen terme. Dans ce cas-là, quand ils sont fixés, il faut tenir compte des possibilités de la personne et surtout les exhortations devront toujours être encourageantes pour elle. Un autre danger dans la communication, c'est celui du dogmatisme ou d'une assurance de soi-même excessive de la part de l'accompagnateur. Il est bon d'avoir des idées claires et fermes, une certaine dose d'assurance personnelle, mais ce n'est pas la même chose que connaître d'avance les problèmes et donner des réponses immédiates en les imposant. Cela est la preuve qu'il n'y a aucune attitude d'écoute et de respect. Cette manière de faire ne permet pas à l'accompagnateur de connaître vraiment la situation vécue par la personne accompagnée. Ensuite, il ne doit pas lui imposer ce qu'elle doit faire, mais plutôt lui faire voir sa situation du point de vue évangélique et vincentien, puis l'encourager à faire le meilleur choix.

Dans l'accompagnement, dans la communication, l'accueil, la manière de recevoir la personne est importante. Il est bon de créer dès le début un climat agréable, détendu et cordial. Après un premier moment pour se saluer, il convient de centrer la conversation sur les points qui intéressent la démarche. Dans l'entretien, l'accompagnateur doit se consacrer entièrement à la conversation dans un climat serein et détendu. Si c'est le contraire, si par exemple il regarde sa montre, c'est signe que ce que raconte la personne accompagnée n'est pas très important pour lui. L'essentiel c'est de laisser parler la personne, on ne doit interrompre que si c'est indispensable. Malgré tout, l'accompagnateur doit manifester d'une manière ou d'une autre, qu'il écoute avec attention et intérêt, tout ce que dit la Sœur. Hochement de tête, monosyllabes ou exclamations brèves peuvent être suffisants pour montrer cette participation affectueuse qui prouve que l'on suit la conversation avec intérêt. Le silence prolongé peut incommoder ou gêner, aussi il vaut mieux l'éviter.⁶

POINTS SUR LESQUELS PEUT PORTER L'ACCOMPAGNEMENT

Nous l'avons déjà dit, tout ce que la Sœur propose peut faire l'objet de l'accompagnement et du dialogue. Dans ce sens, il ne doit pas y avoir de limites sur les points : croissance personnelle, vertus

⁶ cf. JOSÉ FÉLIX VALDERRÁBANO, *El acompañamiento espiritual en la formación para la vida religiosa*, Instituto teológico de vida religiosa, Madrid 1983, 81 – 93.

humaines, convictions religieuses, questions pratiques d'ordre vital...Cependant, il y a trois points spécifiques sur lesquels l'accompagnement ne doit pas manquer, c'est ce que nous allons voir maintenant :

1. L'accompagnement de la vie spirituelle.

Il faut distinguer les convictions et les pratiques. Il est évident qu'un accompagnement peut se faire sur les convictions. Il consistera à aider la Sœur à construire sa vie sur des convictions évangéliques solides. Nous savons bien que si elles manquent cela va engendrer beaucoup de problèmes communautaires, de problèmes par rapport à la vocation, par rapport au sens de l'appartenance et même au sens de la vie tout court. Construire sa vie sur l'Évangile, cela veut dire qu'il doit devenir un point de référence, une raison d'agir et de juger sa propre conduite. C'est important. Si ces convictions sont bien assimilées, les attitudes de conversion, de pardon, de vie toute donnée au service des pauvres, tout cela s'effectuera spontanément. Bien sûr, quand nous parlons de l'Évangile, c'est celui que nous lisons à la manière vincentienne. Dans le but de construire la vie spirituelle sur le rocher solide dont nous parle Mt. 7, 24-27, dans l'accompagnement on peut approfondir l'appel concret reçu de Dieu, la réponse que l'on donne, les difficultés que la personne accompagnée trouve dans sa foi, comment elle assimile et vit les vertus de l'esprit de la Fille de la Charité.

Les articles 19 à 23 des Constitutions nous présentent différents exercices de la vie spirituelle : l'Eucharistie, la Liturgie des Heures, la Réconciliation, l'oraison-méditation, les retraites annuelles, les reprises mensuelles, la lecture spirituelle, etc... Toutes ces pratiques spirituelles peuvent être des points de dialogue, pour aider la Sœur à réfléchir sur sa manière de vivre ces exercices. L'expérience nous dit qu'on peut accomplir tout cela, d'une façon très superficielle et routinière. Un bon accompagnement essaiera de bien motiver tous ces actes pour qu'ils alimentent la vie intérieure. Justement, l'un des objectifs de l'accompagnement c'est : revivifier ce qui languit, redresser ce qui est tordu et relever ce qui est tombé.

L'accompagnement peut considérer chacun des moyens dont on dispose pour alimenter cette vie spirituelle. Par exemple l'Eucharistie : réviser sa manière de célébrer et de vivre ce sacrement. Jusqu'à quel point les affirmations des Constitutions sont-elles vraies pour la Sœur : "*l'Eucharistie, centre de leur vie et de leur mission*", "*rencontre essentielle chaque jour avec le Christ et les frères*"(C. 19 b) ? Comment appliquer ces expressions dans la vie? A partir du texte des Constitutions, on peut faire la même chose par rapport au sacrement de la Réconciliation et à la Liturgie des Heures (cf. C. 19, 20)⁷. Ce dernier point peut devenir un élément important du dialogue avec elle. En effet, nous savons tous qu'un des risques que comporte la répétition quotidienne d'un acte liturgique est la routine, la répétition mécanique des prières sans y mettre son âme. Comment faire des psaumes, des prières pleines de vie qui rafraîchissent et renforcent jour après jour la foi, l'espérance et la charité? Ecouter la Sœur parler de ses convictions, de leur mise en pratique à propos de la Liturgie des Heures, cela peut être l'occasion d'un dialogue fécond.

Dans l'entretien de l'accompagnement, l'oraison est aussi un point qu'il convient d'aborder, la personne peut en retirer beaucoup de profit. Il n'est pas étonnant qu'une Sœur avec déjà beaucoup d'années de vocation dise qu'elle ne sait pas faire oraison. Si on s'en tient seulement à l'expression employée pour cette plainte, on pourra s'interroger d'une façon logique : qu'a-t-elle fait durant ces longues années? Mais l'accompagnateur doit comprendre ce que la Sœur veut dire en s'exprimant ainsi. Souvent, cela recouvre une vie d'oraison déficiente. C'est une bonne occasion pour échanger sur la nécessité de l'oraison, sa relation à Dieu, le sens de la méditation et les obstacles qui empêchent la Sœur d'en tirer un profit pour sa vie.

2. L'accompagnement de la vie fraternelle.

Un bon accompagnement personnel, pour ce second point, peut aider beaucoup les Sœurs à surmonter certaines difficultés. De quelle façon ? Premièrement, la Sœur doit partir d'une acceptation réelle de sa communauté, non pas de la communauté idéale qui n'existe nulle part : il y a la diversité des âges et souvent ils sont "respectables", des mentalités variées en raison de leurs différents caractères et de leurs formations diverses dans le temps. Cette acceptation doit aller jusqu'à aimer sincèrement toutes les Sœurs qui forment la communauté, même si elles sont très différentes ou bien que leur mentalité est vraiment contraire à la nôtre. Une forme d'amour consiste à reconnaître les valeurs de chaque Sœur, ainsi que les bons services qu'elles rendent aux pauvres. Si cette reconnaissance s'exerce envers nous, on ne peut que se

⁷ cf. F. QUINTANO, *La Sœur Servante animatrice. De quoi et comment*, "Echos" (2000)p. 411-412.

sentir vraiment membre de cette communauté. Un bon accompagnement doit pouvoir aider la Sœur à savoir reconnaître, avec bienveillance, les valeurs de ses compagnes de communauté, de même qu'à apprécier les bons services qu'elles rendent aux pauvres et par conséquent, à éviter de les juger, ce qui bloque les relations personnelles et empêchent une bonne acceptation.

A cet aspect réaliste de la communauté, il faut joindre aussi le théologique, les Constitutions nous le fournissent avec les articles du 32 au 37 : la communauté a été appelée et réunie par Dieu. Nous, nous ne choisissons pas les personnes qui nous accompagnent en chemin, c'est Dieu qui s'en charge. La communauté a pour modèle d'unité et d'amour, la Sainte Trinité dans son unité et sa diversité... Le but de ce modèle théologique est de nous fournir la clé du groupe, nous vivons dans une "*mystique de la fraternité*" qui consiste à comprendre et à vivre la communauté, non pas comme si c'était une ONG ou un groupe de travail, mais comme une communauté qui se réunit autour du Christ pour partager sa mission. Aussi, la Fille de la Charité qui vit selon cette mystique fraternelle n'oubliera jamais les motivations évangéliques qui forment la base de cette communauté et lui permettent d'exister. Au contraire, elle saura voir le Seigneur à sa base et dans ses fondations et elle agira en harmonie avec ce principe.⁸

L'accompagnement dans la vie fraternelle n'en reste pas là, avec ces principes théoriques généraux, mais il doit amener la Sœur à réfléchir sur sa participation aux différents moyens qui dynamisent la vie communautaire. Elle doit se demander par exemple, comment elle participe aux différentes rencontres, aux révisions communautaires (cf. C. 32 b). Par rapport au dialogue et à l'information, qui contribuent à créer une ambiance de famille et qui facilitent la coresponsabilité et la mission commune, comment la Sœur y contribue-t-elle ? (cf. C. 32 b, 36). Ce sont des questions comme celles-là qui doivent se poser dans un dialogue d'accompagnement. Fréquemment, les Sœurs se contentent de rapporter des situations communautaires plus ou moins bonnes ou de relater des difficultés ou des problèmes qui se présentent au sein de la communauté. Evidemment, il faut d'abord accueillir ce que dit la Sœur, en laissant de côté son objectivité. Un accompagnement véritable ne peut pas se contenter de cette première étape, qui est même quelquefois une nécessité de se confier. Ensuite, il faut amener la Sœur à réfléchir sur la solution qu'elle pourrait apporter à ce problème communautaire ou à la situation évoquée. Il faudra discerner quelle est la réponse que Dieu lui demande dans la situation qu'elle a soulevée, voilà le véritable accompagnement. Personne dans la communauté n'est un simple spectateur, nous sommes coresponsables. Dans les Constitutions, l'article 32 a est très clair : "*Une telle communauté se construit jour après jour par le don de soi et l'engagement de chacune*".

3. L'accompagnement de la mission.

Dans cette troisième dimension de la vocation, l'accompagnement doit servir à la Sœur pour voir comment elle conçoit le service et comment elle le réalise. Comment conçoit-elle ce service? Même si, se donner à Dieu et service des pauvres sont deux choses différentes, cependant pour les Filles de la Charité, dans la spiritualité vincentienne, ce sont deux réalités inséparables, les deux côtés d'une même pièce de monnaie. L'article 16 b exprime cela d'une façon admirable : "*Le service est pour elles l'expression de leur don total à Dieu dans la Compagnie et lui donne sa pleine signification*". C'est là qu'on peut voir le lien étroit qui unit la vie spirituelle et la vie apostolique et que chaque Fille de la Charité doit vivre. Elle trouve Dieu quand elle va à la chapelle, dans la prière et dans les sacrements, mais elles le trouvent aussi dans le service des pauvres. On peut dire que la spiritualité vincentienne propose aux Filles de la Charité d'être "*contemplatives dans l'action*" selon l'expression moderne qui fait maintenant partie du patrimoine de l'Eglise. C'est pour cette raison qu'un dialogue très fécond peut s'instaurer sur ce point capital (Comment la Fille de la Charité conçoit-elle ce service?). Elle pourra ainsi parler de ses convictions, de ses motivations et de ses difficultés. L'accompagnateur (ou l'accompagnatrice) accueillera avec joie tout ce que la Sœur exprimera et en même temps, il pourra partager avec elle quelques réflexions pour mieux approfondir le service.

Comment se sent-elle dans le service des pauvres qu'elle réalise? Quelles sont ses préoccupations et ses difficultés? Comment partage-t-elle son expérience apostolique en communauté? Voici quelques questions qui peuvent orienter, dans la pratique, cette troisième dimension de l'accompagnement. En partant de ces

⁸ cf. *Ibid.*, p. 415-416.

questions d'ordre pratique, on doit rejoindre l'idée exprimée par l'article 10 b des Constitutions : " *Dans un regard de foi, elles voient le Christ dans les pauvres et les pauvres dans le Christ. Elles le servent dans ses membres souffrants « avec compassion, douceur, cordialité, respect et dévotion*". Dans le service des pauvres, les Filles de la Charité ne peuvent pas se passer de la foi. Celle-ci les amène à dépasser les circonstances qui entourent le service, à comprendre son vrai sens même dans les difficultés et à trouver la force nécessaire pour l'accomplir. Les cinq qualités, dont nous parle cet article 10, nous disent très clairement que la Fille de la Charité ne peut pas se contenter d'être une bonne professionnelle. Son service envers les pauvres doit être un service de qualité, sans aucun doute. Mais elle ajoute "*quelque chose de plus*" qui vient de sa vocation. Elle se donne elle-même en attitude de servante, cela s'exprime par les trois vertus spécifiques de la Compagnie. En résumé, un bon accompagnement peut aider à éviter de tomber dans le piège du professionnalisme. Nous savons que, de nos jours, le risque est extrêmement fort à cause du contexte socioculturel dans lequel nous sommes plongés.

L'ACCOMPAGNEMENT POUR DEUX MOMENTS PARTICULIERS : LA RETRAITE ET LA REPRISE MENSUELLE.

Dans cette dernière partie, je ne vais pas parler de la retraite, mais vous dire quelques mots sur l'accompagnement pendant le temps de la retraite ou de la reprise. Bien sûr je ne vais pas affirmer que c'est le moment le plus important de la retraite ou bien que celle-ci n'atteindra pas son but si on néglige l'accompagnement personnel. C'est tout simplement une action pastorale de plus qui vient enrichir la démarche de la retraite, afin que celle-ci atteigne son objectif, c'est-à-dire renouveler la fidélité dynamique de la réponse de la Fille de la Charité à sa vocation et à sa mission. C'est une action pastorale qui est offerte aux Sœurs et dont elles peuvent faire usage librement. L'expérience nous dit que, quand on propose ce moyen, il y a toujours un groupe de Sœurs qui en profitent.

Je sais que "l'accompagnement" réalisé par la Visitatrice ou une Conseillère n'est pas le même que celui du Directeur provincial ou du Directeur (ou de la Directrice) de la retraite. Sûrement que la Visitatrice ou les Conseillères mettront plus l'accent sur les aspects pratiques de la vocation-mission des Sœurs. Cependant, la Visitatrice et les conseillères ne doivent pas, ne peuvent pas laisser de côté l'aspect spirituel. C'est à dire qu'elles doivent aussi éclairer, confronter et encourager les Sœurs à partir de la spiritualité vincentienne des Filles de la Charité. Même si le contenu de la conversation est différent, malgré tout cet entretien doit être un véritable accompagnement, quelle que soit la personne qui le réalise.

Je voudrais insister un peu plus sur l'idée que l'accompagnement est au service de la finalité de la retraite. Il n'y a aucun doute que les Sœurs apprécient beaucoup la retraite comme un moyen utile pour renforcer leur fidélité à la vocation. Beaucoup appellent ce moment : un "temps fort", un véritable "Kairos de Dieu". Tous nous savons, par expérience, combien il est important de se retirer quelques jours chaque année pour se refaire, renouveler notre vie dans un climat de silence, de prière et de célébrations tranquilles et festives. Quelle est la place de l'accompagnement dans le contexte de la retraite et aussi de la reprise? L'article 21 d nous présente les trois objectifs d'une retraite, de caractère communautaire et vincentien : "*une occasion : de dialogue plus intense avec le Seigneur, de célébrations liturgiques plus festives, de révision de vie pour un meilleur service*". Je pense que le troisième objectif (*révision de vie*) est celui qui convient parfaitement à l'action de l'accompagnement. Quelquefois, la Sœur cherche l'aide de quelqu'un pour faire sa révision de vie ou pour réviser une de ses dimensions. Dans ce but, elle a recours au Directeur de la retraite, au Directeur provincial, à la Visitatrice ou à une autre Sœur. C'est un bon moment pour écouter, discuter, faire réfléchir. Le climat favorable d'une retraite facilite la révision et la communication. Les moyens pour faire la révision de vie dans la communication sont variés : il y a des Sœurs qui parlent de leur Projet personnel. D'autres, par contre, préfèrent une communication spontanée. De toute façon, l'accompagnateur a là un moment idéal pour inviter la Sœur à réfléchir aux questions vitales pour sa vie de Fille de la Charité. Tout ce qui est affirmé au paragraphe précédent peut s'appliquer ici.

Quelquefois, ce n'est pas le désir de réviser sa vie qui conduit la Sœur à recourir à l'accompagnateur, ce sont des situations très diverses, par exemple la maladie de certains proches ou son état de santé personnel, des contrariétés, des difficultés dans le service ou dans la communauté, un échec, le découragement, la sécheresse dans l'oraison, des tentations au moment de la retraite, une mésentente ou une certaine distance avec les Supérieurs...etc.... L'aide spirituelle consistera à écouter, à tranquilliser, à discuter, à encourager, à être le plus objectif possible, à unir... mais jamais en prenant une attitude laxiste

qui justifierait ce qui n'est pas conforme à l'idéal de la vocation et de la mission de la Compagnie. Un accompagnateur ne doit pas rabaisser la grandeur d'un projet évangélique vincentien, mais il doit être compréhensif et encourageant envers celles qui ont des difficultés dans leur cheminement d'accomplissement de l'idéal de la vocation.

P. Javier Álvarez
Directeur général

DEFIS ACTUELS

Professeur Henri Joyeux

L'universalité de la personne humaine

Notes prises durant la causerie du Professeur Henri Joyeux à l'occasion de la session de formation de l'Equipe pastorale de la Chapelle (Prêtres, Sœurs, laïcs) sur le thème de **l'ACCUEIL**.

INTRODUCTION

En guise d'introduction, je vais vous lire un petit texte qui me paraît très intéressante pour commencer cette journée. L'auteur est une femme tétraplégique :

« Depuis 2000 ans, dit Dieu, j'essaie de parler aux hommes, je leur ai dit, sur tous les tons, de m'ouvrir leur cœur, de se laisser aimer par moi. Cette parole, dit Dieu, il faudrait qu'elle ait des pieds. Une parole avec des pieds pour courir et rejoindre l'homme où qu'il soit. Il faudrait qu'elle ait des mains pour servir l'homme. Il faudrait qu'elle ait une bouche pour sourire aux hommes et des oreilles pour les écouter. Il faudrait que cette parole ait un cœur pour comprendre l'homme. Et Dieu mit des mains, des pieds, des oreilles, une bouche et un cœur à cette Parole. La plus belle qu'Il n'ait jamais prononcée. Il prit son souffle et la lança sur terre. Et les hommes l'ont découverte presque par hasard, enveloppée de langes, dans les bras d'une femme ». Cet enfant, on l'a fêté à Noël !

A qui vais-je m'adresser ?

Avant de prendre la parole, la première question à se poser est : « à qui vais-je m'adresser ? » J'ai essayé de réfléchir en fonction de ce que je sais de cette Chapelle de la rue du Bac où il m'arrive de venir de temps en temps, pas très régulièrement, mais chaque fois que c'est possible. Donc, je m'adresse à vous qui êtes des accueillants, religieuses ou laïques, dans un lieu tout-à-fait spécial, reconnu dans le monde entier comme étant un lieu spirituel au cœur d'une immense ville. Et dans ce lieu, vous exercez votre mission d'accueil. Alors, j'ai été préparé inconsciemment. En effet, dans la vie, on comprend bien les choses une fois qu'elles sont passées. Car, pendant les vacances de Noël, en plus de ce petit livre de cette femme tétraplégique, j'ai découvert un homme que je ne connaissais pas, sur lequel j'avais des a priori interrogatifs : Maurice Zundel. J'ai lu sa vie et il m'a absolument impressionné. A tel point que je suis avide de lire toutes ses œuvres. Je ne connais que sa vie et quelques éléments de ce qu'il a écrit. Et Maurice Zundel va certainement être assez présent aujourd'hui par un certain nombre de ses citations qui m'ont beaucoup touché, impressionné et que je retrouve dans ma vie personnelle. En voilà une qui concerne particulièrement les religieux et les religieuses : « *Qui se donne à Dieu devient capable de donner Dieu* ». Il dit aussi que Dieu estime notre vie puisqu'il se met à genoux devant l'homme au lavement des pieds.

Donc, votre rôle et votre mission, c'est d'accueillir les pèlerins. Mais que signifie « accueillir » ?

Vous avez le sens de Dieu et vous savez que, comme le dit Zundel, « *tout homme est le chemin de Dieu* ». Cela signifie que tous les hommes et toutes les femmes qui viennent ici, sont un chemin vers ce Dieu, d'autant plus que, comme il le dit très bien, et Marthe Robin me l'avait dit, il y a quelques années : « *Il y a en moi plus que moi et qui n'est pas de moi* ». Donc cela veut dire qu'il y a en l'homme plus que l'homme. Au fond, c'est cela qui se révèle par les gens qui viennent ici et que, d'une façon ou d'une autre, vous essayez de leur révéler.

Professeur Henri Joyeux, qui suis-je ?

Je suis un homme de la santé, au contact direct du réel en tant que chirurgien cancérologue. Cela veut dire qu'hier, j'étais en salle d'opération toute la matinée jusqu'à 15 heures, puis l'après-midi, j'ai fait des consultations jusqu'à 20 heures. J'ai opéré une dame et un monsieur. Cela veut dire que lorsque vous touchez à l'uretère, au foie, au thorax, aux poumons, il ne faut pas se tromper. Donc, il faut être dans le réel et pas dans le rêve. J'ai un métier très très proche du réel et, en même temps, d'un réel souffrant. Etant

cancérologue, tous les malades que je vois se posent des questions importantes, en particulier : combien de temps me reste-t-il à vivre ? Ils se doutent, comme nous tous, que la fin viendra un jour, mais eux, ils ont des échéances devant eux. Ils vont se montrer tels qu'ils sont parce que, ce qui va compter pour eux, c'est le sens de leur vie.

Depuis 5 ans, je suis également au service des familles. On m'a donné une responsabilité qui est une charge bénévole lourde. Je m'occupe de, environ 100.000 familles en France, dans un Mouvement libre de toute confession, de toute politique, de tout syndicat et de toute idéologie. Parmi les familles d'aujourd'hui, plus de 2 millions d'enfants sont pauvres, il y a des familles en état de précarité, des souffrances importantes. Il y a de plus en plus de familles monoparentales et beaucoup de difficultés dans les familles recomposées ou non.

Je suis aussi au service des jeunes. Depuis 1982, je consacre une journée par semaine aux jeunes. La semaine dernière, j'étais dans le sud de la France, j'ai rencontré dans la journée du vendredi 1350 jeunes. C'est en général le vendredi, depuis les petites classes jusqu'en Terminale. Je leur parle de trois sujets : la santé, l'amour et l'affectivité, la sexualité. Quand je prononce ce dernier mot, les jeunes sont tous motivés. C'est un mot qui touche à l'intimité de la personne et qui est très important.

Enfin, je suis croyant. Je crois d'abord en l'homme, dans l'humain parce que l'humain, je le touche tous les jours. Mais, pour moi, l'humain a un sens. Le sens, c'est Dieu et je l'appuie avec une phrase de Zundel : « *C'est la vie de Dieu qui est tout le sens de la nôtre* ». J'ajoute : « *Nous voulons quelque chose de bien parce que Dieu souffle en nous* ».

Ainsi, ma mission à partir de mon expérience est de vous aider à toujours mieux accueillir, en sachant que nous progressons sans cesse. Je dis souvent aux jeunes : « *Nous avons en nous un fleuve ; ce fleuve, c'est l'amour. Quand vous êtes devant un fleuve ou une rivière, regardez quelques instants l'eau en face de vous. L'eau n'est jamais la même, elle avance sans cesse. Eh bien, notre fleuve amour a commencé, pour chacun d'entre nous, 270 jours avant notre naissance et par l'union de deux autres fleuves : notre père et notre mère. Même si, après, il y a eu des difficultés, au moins, il y a eu quelques instants d'union de notre père et de notre mère. Bien qu'aujourd'hui, il peut y avoir des unions qui se font dans des éprouvettes. Mais les semences viennent quand même d'un homme et d'une femme qui ont décidé de donner la vie à un nouvel être, à un enfant. Donc le lit naturel du fleuve amour est d'abord le ventre de la maman. Cela dure neuf mois, et pendant ces neuf mois, il se passe beaucoup de choses. La médecine sait aujourd'hui que la relation entre la maman et l'enfant commence avant même que l'enfant bouge dans son sein. Or, on sait que c'est vers le 4^e mois. Il y a un texte que vous connaissez bien où il est dit qu'il y a une sorte de correspondance ou de dialogue silencieux entre un enfant qui a six mois dans le ventre d'une maman appelée Elisabeth et puis un autre, Jésus, qui est au tout début de sa vie. Donc, il y a des choses qui se passent. Je dirai que la science de l'époque n'avait pas encore d'échographie ou d'enregistrement, mais elle avait des notions. La science retrouve des choses qui sont dites dans les grands textes de l'humanité. Alors, ce fleuve amour, dès que nous sortons du ventre de notre maman, nous passons un peu de temps sur son ventre et puis, ensuite, le fleuve va s'élargir à la famille : il y a le papa, puis les frères et sœurs. Mais imaginons que ce fleuve amour se retrouve devant un barrage. Est-ce que le fleuve va s'arrêter ? Sûrement pas ! Vous allez avoir un lac et, soit ce lac va être tellement fort qu'il va faire sauter le barrage, soit il va s'élargir de plus en plus ! Mais, de toutes façons, l'eau passera. Elle passera dans les fissures ou s'il le faut, même le soleil prendra cette eau et la fera passer de l'autre côté sous forme de pluie. D'une manière ou d'une autre, notre fleuve amour avance tous les jours quel que soit notre âge. Pour moi, c'est un peu le sens de l'éternité. Je ne peux pas imaginer que ce fleuve puisse s'arrêter à la fin de notre vie, sachant que lorsque nous commençons la vie, nous avons cette carte de vie qui est pour un siècle, un siècle et vingt ans, guère plus, mais un siècle, cela fait 36500 jours* ». Lorsqu'un jour, je disais cela à un étudiant, il m'a demandé où j'en étais. Comme je n'avais pas calculé exactement le nombre de jours, je lui ai répondu 6 fois 10 ans. Il a calculé très vite pour trouver mon âge et m'a sorti le nombre de jours qui me restaient !

Que signifie pour nous, les accueillants, de considérer cette réalité du fleuve amour qui avance sans cesse ? Cela veut dire qu'il n'y a pas une journée où nous ne nous retrouvons pas enrichis, enrichis au niveau affectif. Tous les jours, nous apprenons des choses. Je ne dis pas que tous les jours, nous sommes meilleurs car nous pouvons avoir dans la journée des moments d'authentique sainteté et d'autres moments, strictement l'inverse. Mais le fleuve avance tous les jours et c'est une notion très importante. Cela veut dire

que dans l'action d'accueillir, vous allez vous donner et accueillir l'autre, mais vous allez aussi recevoir énormément. On reçoit énormément de l'autre. Zundel dit : « *Dieu est un grand secret d'amour, l'être aimé est un mystère.* » Donc, à priori, tous les gens qui viennent dans cette chapelle, vous les aimez. Ils sont tous mystérieux. Zundel dit encore : « *La personne est sacrée parce que la personne, c'est Dieu.* ». Cette réflexion va très très loin. Au fond, on se dit que si notre humanité d'aujourd'hui était plus consciente de ce sacré de la personne humaine et de cette présence de Dieu dans chaque personne humaine, ça transformerait beaucoup de choses.

La semaine dernière, j'ai reçu 74 emails des jeunes de l'école où j'étais. Le dernier reçu hier soir, c'était vers minuit. Je voulais aller me coucher et j'ai dit : je ne peux pas ne pas répondre. C'était une fille de 17 ans qui voulait se suicider. Elle me disait : « *personne ne m'aime, je suis une enfant adoptée et mes parents me haïssent... je me scarifie les mains* ». Ce que j'ai compris dans son email d'une vingtaine de lignes, c'est que, en tant qu'adolescente, elle crée des problèmes à ses parents. Les parents doivent dire qu'ils en ont assez de cette enfant qu'ils ont adoptée : on lui donne tout et elle ne comprend rien ! On imagine un peu ce qui doit se passer dans la tête de cette jeune fille. C'est pour cela que je lui ai répondu tout de suite parce qu'il y a là un problème grave et sérieux. Donc, je lui ai répondu et j'ai envoyé en secret la copie au directeur de l'école pour qu'il fasse attention à cette élève et voir comment la sortir de là.

Je voudrai attirer votre attention sur l'importance du silence. Comme le dit Zundel ; « *Dieu est le grand inconnu, il ne se révèle qu'au cœur du silence* ». Cela veut dire que le silence peut-être, pourra être une réponse à certaines questions d'une personne. Car même si nous avons la réponse, le respect le plus absolu de la personne sera peut-être de faire silence par rapport à telle ou telle question. Dans l'évangile, on dit : « *Il guérit toutes sortes de malades, il chassa beaucoup d'esprits mauvais, il les empêchait de parler parce qu'ils savaient eux, qui il était* ». Donc, il leur disait : « *silence !* »

Qui vient à la Chapelle de la Notre Dame de la Médaille miraculeuse ?

Ce sont des hommes et des femmes de tous les pays du monde, des cinq continents, de toutes les générations, de toutes les couleurs de peau. Pourquoi y viennent-ils ? J'ai essayé de me poser quelques questions : ils peuvent être attirés par la Médaille miraculeuse et espèrent un miracle pour eux, pour leurs proches ; ils viennent remercier la Vierge Marie, leur Mère ; ils viennent prier tout simplement et se confier à Marie, ils amènent quelqu'un ou ils sont amenés par quelqu'un ; ils sont en quête de merveilleux... Et il y a aussi les mendiants. Chaque fois que je viens, j'en vois à la porte. Eux, ils ne viennent pas nécessairement chercher une médaille mais ils tendent la main. Ils sont quand même là. Ils espèrent de la bonté, des dons des personnes qui rentrent ou qui sortent. De toute façon, mendiants à la porte ou ceux qui sont à l'intérieur, nous sommes tous des mendiants de Dieu. Mais l'originalité de toutes ces personnes, c'est qu'elles ont des antennes spirituelles qui sont ouvertes. Cela est un atout important parce que si les antennes spirituelles sont ouvertes, je dirai le chemin en quelque sorte pour les rejoindre, est peut-être relativement court. Ce n'est pas obligé de passer par des choses trop compliquées. Zundel dit ceci : « *Jésus est toujours parmi nous et c'est souvent sur les visages les plus rébarbatifs qu'il faut le chercher avec le plus d'amour* ». Dans le livre que je lisais sur sa vie, on racontait qu'un jour, il était en voiture sur une route en Egypte ; voyant un pauvre homme couvert de mouches qui tendait la main au bord du chemin, il fit arrêter la voiture et alla vers cet homme, il s'agenouilla près de lui et lui offrit une cigarette : un petit moment de bonheur. Je trouve ce fait très puissant au niveau du don : Zundel se mettant à genoux et allumant une cigarette à ce pauvre homme.

Nous sommes donc en face de gens qui sont des mendiants. Quand on est mendiant, on est chercheur. Ici, à la Chapelle, ce sont des chercheurs de Dieu. Ce sont des gens qui ont cette humilité qui consiste à avoir à l'esprit cette idée : « *moi tout seul, je ne peux pas m'en sortir, le système apporté par le monde n'est pas suffisant pour que j'arrive à être heureux au fond de moi* ».

Il y a aussi les blessés de la vie. Je pense que nous sommes tous blessés. Vous allez alors me poser la question du péché originel ? Mais, pour moi, c'est quelque chose de trop compliqué. Par contre je dis que nous sommes tous blessés dans nos vies.

Notre réalité d'être humains nous amène à parler de cette universalité de la personne, sachant que tous les hommes se ressemblent. Quand j'ai des collaborateurs qui sont d'origine étrangère, (nous avons

beaucoup de jeunes chirurgiens de tous les continents qui viennent se former chez nous), je m'amuse parfois en leur disant : « voyez là l'uretère qui passe à cet endroit-là, dans votre pays, c'est différent, il ne passe pas au même endroit ! ». Bien sûr, je rectifie tout de suite : l'anatomie est la même partout et le fonctionnement du corps, de la physiologie (toutes les fonctions digestives, cardio-vasculaires, respiratoires, cérébrales ou autres) sont identiques. Donc, il y a bien une universalité de la personne, même si la « carcasse » est différente, même si la couleur de la peau, la forme des yeux, etc. sont différents. Tous les hommes se ressemblent et, en même temps, chaque être humain est unique, même des jumeaux qui se ressemblent parfaitement, ils sont différents et, dans tout leur être, il y a de très grandes différences.

Dans cette Chapelle de la rue du Bac, passent aussi bien l'europpéen que l'américain, l'asiatique, l'africain, l'océanien. Et si vous vouliez évaluer leurs différentes spiritualités, vous trouveriez certainement toute la gamme de la foi, partant de celle du charbonnier jusqu'à celle des plus grands intellectuels et mystiques. Mais ce qui est le plus important dans ce lieu, c'est que la flamme de la spiritualité est allumée.

Dans un premier temps, j'attirerai votre attention sur quelques points importants pour l'accueil des personnes.

Dans un second temps, nous nous arrêterons sur le fonctionnement de tout être humain, à la fois personne unique et universelle.

I - COMMENT ACCUEILLIR LES PELERINS ?

Avant de voir comment fonctionne l'être humain, voyons comment accueillir ces personnes. 4 verbes sont importants : observer, écouter, comprendre et conseiller.

OBSERVER

Observer signifie être attentif. Nous avons deux appareils de photo qui sont d'une extrême précision : les yeux que nous avons ne sont pas faits, comme on le dit parfois en boutade, pour être « dans la poche ». Donc, observer est important. Ma profession de chirurgien et d'homme de la santé m'ont et m'oblige à observer énormément. Il y a 20 ans, quand, par exemple, je rentrais dans une salle de consultation, je n'avais pas besoin de demander qui était malade, cela me crevait les yeux. Mais aujourd'hui, je suis obligé de demander qui est malade parce que cela ne crève plus les yeux : un cancéreux n'est pas nécessairement quelqu'un qui est amaigri sauf, bien entendu, quand il est en fin de vie. Comme cela ne se voit pas, il faut être plus attentif. La première chose que l'on voit, c'est l'habillement, la tenue et le visage. Le visage est l'extérieur de ce qui est intérieur. Mais que se cache-t-il derrière un visage ? Il faut voir au-delà des apparences des personnes et chercher partout la trace de l'Esprit car, même chez la personne la plus perturbée, il y a en elle des traces de l'Esprit, même si ces traces sont infimes. Zundel insiste beaucoup sur le sourire : « *Soyons le sourire de la bonté divine, le sourire est la plus grande puissance du monde* ». Le sourire de Dieu est un sourire créateur. Un sourire ne coûte rien mais il fait du bien. C'est cela être attentif à la personne.

ECOUTER

Après avoir observé, il faut écouter. Ecouter signifie entendre. Quand nous faisons la description de l'oreille, nous parlons de la conque de l'oreille qui est faite pour recevoir des secrets. Par exemple, lorsqu'une maman doit raconter une histoire à son enfant, le soir avant de se coucher, elle le dira dans la conque de l'oreille. D'ailleurs, il ne faut pas oublier : il y en a deux : une pour maman, une pour papa ! Et tous les secrets, qui vont entrer dans la conque de l'oreille, ne s'effaceront jamais parce que la mémoire est quelque chose de très large. En effet, nous avons une mémoire pour les fables de La Fontaine, les formules de mathématique, qui varie d'une personne à l'autre. Mais nous avons aussi une mémoire émotionnelle qui touche au plus profond de notre être : celle-ci est un puits sans fond, absolument ineffaçable à la différence de la mémoire d'un ordinateur. En effet, si votre ordinateur a une mémoire de 30 gigas, il ne peut en recevoir 31. Si vous avez atteint les 30 gigas, vous devez en mettre un à la poubelle pour pouvoir continuer de travailler. Donc, vous effacez quelque chose. Mais c'est différent pour la mémoire émotionnelle. Si quelqu'un a subi quelque chose d'atroce dans son enfance, tel un viol, jamais il ne pourra l'effacer de sa mémoire. Pourtant, cette enfant cherchera à l'oublier, à l'enfouir au plus profond d'elle-même. Elle pourra

y arriver pendant un certain temps, 20, 30 ou 40 ans mais, un beau jour, un hasard de la vie va faire remonter cet événement à la surface de manière extrêmement précise et cela va la perturber, car ça a déjà perturbé sa vie puisque ce sont des choses qui n'ont pas été gérées. C'est pourquoi il est important de voir comment apprendre à gérer ces difficultés qui sont ancrées dans notre mémoire émotionnelle, comment les gérer pour nous-même et aussi pour les autres. Il faut écouter la voix intérieure qui est dans l'autre. Lui seul a la réponse à ses difficultés. Nous, nous devons apprendre à écouter sa voix intérieure qui ne nous envoie pas de fax ou d'email, mais qui nous communique quelque chose de très profond. Zundel nous dit que, pour apprendre à écouter l'autre, il s'agit de nous mettre dans cette attitude d'acceptation silencieuse qui était celle de la Vierge Marie. Un cœur silencieux pour écouter l'autre, c'est une attitude intérieure. En tant qu'accueillants, nous avons à développer cette attitude intérieure d'écoute.

COMPRENDRE

Après écouter, il s'agit de comprendre. Pour cela, il s'agit de savoir comment fonctionne un être humain. J'ai beaucoup appris dans ce domaine grâce aux malades.

CONSEILLER

Enfin, il faut conseiller. Or conseiller, c'est difficile car vous n'êtes ni psychologue, ni médecin. Et vous avez peut-être en face de vous quelqu'un qui est malade. Alors, c'est très difficile. C'est pourquoi il faut peu de mots, mais des mots qui redonnent confiance, patience et endurance. Ces trois mots sont des mots très importants à vivre surtout avec les personnes qui en ont le plus besoin. Zundel dit : « *Les mots ont une atmosphère qui révèle ce que personne ne peut dire et qui est, sans doute, l'essentiel* ». Lorsqu'une personne fait une confidence atroce, écouter avec un silence compatissant a plus de poids que de porter un jugement quelconque. Il est souvent préférable de ne rien dire. Ce n'est jamais aimer la vérité que de dire brutalement, même si cela nous soulage. Parfois nous pensons que si nous ne disons pas la vérité, nous mentons. C'est faux et c'est même une erreur grave. Bien sûr, cela peut nous soulager mais nous faisons un mal terrible à l'autre. Manquer de patience, de souplesse, d'habileté, de savoir-faire, c'est faillir au service de la vérité. C'est pourquoi il s'agit de s'armer de patience et de souplesse. J'aime l'autre et, parce que je l'aime, je dois faire attention à lui. Le savoir-faire nous aidera aussi à attendre parfois des années pour savoir bien présenter la vérité. Finalement, ce n'est pas facile de donner des conseils. Peut-être devons-nous dialoguer plus longtemps avec cette personne. Evitons le danger de vouloir agir seul et sachons orienter vers un médecin, un psychologue, un confesseur lorsque c'est nécessaire.

COMPRENDRE LA PERSONNE HUMAINE

Chirurgien depuis 1972, je décide 25 ans plus tard d'accompagner les malades en fin de vie. Je m'étais rendu compte qu'ils posaient les grandes questions de la vie et, pour eux, les détails n'avaient plus d'importance ou perdaient de leur importance. C'est pourquoi j'ai proposé aux patients que j'avais soignés de faire, avec eux, un travail de réflexion sur le fonctionnement de l'être humain. Au début, étonnés, ils ont protesté : « *Mais, docteur, avec vos études, vous devez bien le savoir vous-même* ». Alors, je leur répondis que je connaissais des choses sur le fonctionnement du corps, des pieds, du foie, du pancréas etc. mais que tout cela n'est qu'une partie de l'être humain. Je me souviens de malades qui étaient à une semaine ou trois mois de la fin de leur vie et qui le savaient. Je leur disais : « *vous devez savoir plus de choses, car je ne suis pas dans le même état que vous* » ; de plus, j'ai remarqué que c'est le jour où on est privé de sa jambe que l'on sait mieux comment elle fonctionnait. De la même manière qu'il arrive qu'après la perte d'un être cher, on se rend compte de l'importance de sa présence. Lorsqu'on est en train de perdre la vie, c'est à ce moment-là qu'on peut, sans doute, comprendre le mieux le fonctionnement de l'être humain. D'une manière générale, les malades disent : « *d'un côté, il y a le corps, de l'autre l'esprit* ». Dans la chambre, leur télévision est toujours allumée, ils voient les actualités et, pourtant, cela ne les intéresse pas. Pour eux, cela n'a plus d'importance. Un jour, une dame âgée m'a dit : « *Regardez les murs de ma chambre* ». Des petits papiers y étaient collés : sur l'un était écrit : « *A ma Mamie chérie, je pense à toi, signé Alexandra* » ; sur un autre : « *Mamie, on t'aime, reviens vite* ». Puis elle a ajouté : « *ça, c'est le cœur* ». Ainsi, elle distinguait clairement le domaine de l'esprit de celui du cœur, c'est-à-dire la partie esprit-intelligence, le fonctionnement neuronal et la partie du cœur. Quand je demande à des petits enfants à l'école où se trouvent leurs secrets, les garçons me montrent la tête, les filles le cœur. Cela signifie que le garçon est cartésien, il réfléchit avec la tête, la fille a davantage une partie dominante de l'ordre de l'affectivité. Ainsi,

l'homme et la femme ne fonctionnent pas de la même façon. Cette complémentarité est quelque chose d'extraordinaire. Donc, il y a le corps, l'esprit, le cœur ou l'affectivité et puis il y a les patients qui inscrivent sur leurs feuilles d'entrée à l'hôpital s'ils souhaitent rencontrer l'aumônier, l'imam ou le rabbin. Pour mes recherches, j'ai essayé de choisir les personnes qui n'avaient rien inscrit. Aussi, je ne savais pas si elles étaient catholiques ou autre. Sur les 30 malades retenus, il y en avait au moins la moitié qui ne voulaient pas parler de l'âme, mais ils sentaient une 4^e partie en plus du corps, de l'esprit et du cœur. Ils parlaient d'une autre chose sans parvenir à l'exprimer réellement. En employant un mot différent : *anima*, qui est celui d'une langue étrangère, cela passe mieux. En effet, ce terme *anima* résonne en eux comme : « *ça anime* ». Un jour, un jeune malade, proche de la mort, était gêné pour respirer. Alors que j'étais assis sur une chaise, il me dit, tout essoufflé : « *regardez votre chaise* ». Tout de suite, je la regarde en pensant que quelque chose était cassé. Il dit : « *les 4 pieds* ». Ne comprenant pas encore, il ajoute : « *nourrir les 4 pieds* » et continue en m'expliquant que nous sommes, nous, comme cette chaise avec 4 pieds à nourrir tous les jours : le corps, l'esprit ou l'intelligence, le cœur ou l'affectivité et puis la dernière partie. Je lui dis : « *l'âme* ». Il dit non ! « *Alors de quoi s'agit-il* » répliquais-je. Il répond : « *c'est plus profond, plus profond* ». Finalement, il était en train de m'expliquer, sans le savoir, du saint Jean de la Croix qui parlait de la fine pointe de l'être. Par cette image des 4 pieds de la chaise, il parlait de la complémentarité des parties de notre être. En effet, si un des 4 pieds n'est pas bon, nous ne serons pas bien assis. Et j'ai remarqué que beaucoup de mes collègues n'étaient « pas bien assis » puisqu'ils refusaient la place du spirituel dans leur vie. C'est là que les malades peuvent jouer un grand rôle envers leur médecin car, lorsqu'une personne est en fin de vie, c'est elle qui nous apporte ; nous, nous n'avons rien à apporter. Nous pouvons seulement apporter quelques médicaments pour apaiser leurs souffrances physiques et morales. Et après cela, nous fuyons ... Pourquoi ? Au fond, nous fuyons cette partie spirituelle de l'être qui est en train de partir. Un jour, en entrant dans une chambre, j'ai entendu une voix qui s'arrêtait. Or, dans la chambre, il n'y avait que le malade. Je lui dis : « *j'ai eu l'impression qu'il y avait quelqu'un d'autre ; parliez-vous à quelqu'un ?* » La malade me dit : « *oui, j'étais en train d'enregistrer des messages pour mes enfants et mes petits-enfants* ». Elle voulait leur laisser une cassette car elle savait qu'elle allait partir. Là-dessus, je lui demande avec beaucoup de discrétion ce qu'elle voulait leur dire. Elle répondit : « *Je leur dis que je suis comme un papillon qui va sortir de son cocon et qui va partir vers la lumière* ». Lorsque nous entendons des choses comme celles-là, nous sommes travaillés au plus profond de nous-mêmes et cela reste gravé dans notre mémoire émotionnelle. Ensuite, l'Esprit-Saint en fait ce qu'il veut.

Pour nous, médecins, nous les spécialistes, lorsque quelqu'un arrive en fin de vie, on l'envoie dans un Centre spécialisé pour les fins de vie. Nous essayons de préparer la personne : « *voilà, on a fait tout ce qu'il fallait, maintenant, on va vous envoyer dans un Centre* ». On ne dit pas le nom du Centre parce que les gens savent que ce nom est synonyme de mort. Donc, on ne leur dit pas vraiment qu'ils vont mourir. Mais, quand ils arrivent dans ce Centre et qu'ils lisent son nom, ils ont tout compris. A mon avis, cela n'est pas la meilleure solution. Je ne veux pas dire qu'il ne faut pas dire la vérité mais, selon moi, il faut toujours laisser une lampe allumée. Je dis souvent à mes collaborateurs que, si un jour, ils venaient me voir dans ma chambre en me disant : « *tu es très malade et tu vas mourir* », je les mettrai dehors parce que je leur dirai : « *je le sais, je n'ai pas besoin qu'on me le dise* ». Les malades en fin de vie ont la conviction intime, profonde que ce sont les derniers moments de leur vie. C'est dans ces moments-là qu'ils peuvent le plus nous apporter, à nous médecins. Ils nous accueillent dans leur chambre et nous recevons énormément d'eux. Au fond de chaque être humain, on retrouve ces 4 parties qu'on peut dissocier intellectuellement mais qui, en réalité, ne se dissocient pas. C'est du fondu-enchaîné entre notre corps, notre esprit, notre cœur et notre anima. Mais comment arriver à l'exprimer ? Là, c'est un autre malade en fin de vie qui me l'a exprimé de façon différente. Ce malade était « pied-noir ». Cela signifiait qu'il avait vécu dans un autre pays, le Maroc. Il disait : « au moment des traitements, je pensais que j'allais mourir, mais quelque chose en moi était plus fort et me disait : il faut s'accrocher à la vie. Parce qu'il aimait son fils, sa fille et son épouse, il avait quelque chose en lui qui le poussait à vivre. Lui a dessiné l'être humain comme un palmier nain, c'est-à-dire un palmier qui a un tronc assez petit et de belles palmes. Imaginons les 3 palmes que sont le corps, l'esprit et le cœur. Ces 3 palmes sont en pleine forme lorsqu'on est en bonne santé. Et ces 3 palmes sont tellement belles qu'elles cachent le tronc en le recouvrant. On sait bien qu'un palmier nain a un tronc, mais on ne le voit pas. A partir du moment où l'une des palmes est malade, elle devient translucide, transparente et on voit alors apparaître le tronc. En voyant apparaître le tronc, nous voyons ce qui se passe chez nos malades. Si nous souffrons sur ces 3 palmes en même temps : corps, esprit et cœur, nous percevons alors ce qui anime la personne, son anima. A ce moment-là, on voit apparaître le tronc, c'est-à-dire ce qui nous anime. Ce qui me frappe le plus, c'est que les malades en fin de vie sont tous hyper

spirituels, même ceux qui disent ne pas avoir la moindre foi. Vous me direz : c'est peut-être la peur ! Pascal ne disait-il pas : « *Si Dieu existe, autant se réconcilier avec lui avant de mourir et éventuellement éviter les coups de bâton* ». Bien sûr, cela peut exister mais je ne crois pas que ce soit la raison. Je pense qu'il y a au fond de chaque être humain une racine spirituelle très profonde. Et celle-ci ressort d'une façon très précise dans ces moments-là.

II - LE FONCTIONNEMENT DE TOUT ETRE HUMAIN

Maintenant, je vais m'arrêter sur les composantes essentielles de l'être humain et j'en signalerai quelques dysfonctionnements, plus présents dans notre société actuelle.

LE CORPS

Lorsque nous regardons une personne, nous voyons d'abord son visage et ses mains. Bien sûr, il y a les pieds mais, en général, les mains ne sont pas cachées par des gants. On serre la main pour se dire bonjour.

Quand je suis avec des petits enfants, je leur demande souvent : « qu'est-ce qui est secret dans le corps ? » En fonction de la profession des parents, ils disent : le squelette, le foie, les globules rouges, ... tout ce qui ne se voit pas. Ensuite, un garçon dit dans son jargon d'enfant : le sexe. Alors, je lui réponds qu'il a raison. Et pour leur expliquer, je leur dis : « *tu vois, ton visage n'est pas secret, tu le montres à tout le monde, ta main, tu la donnes à tout le monde pour dire bonjour, etc. Mais la partie la plus secrète du corps se situe dans la zone de la sexualité* ». C'est important pour eux de savoir cela parce que, aujourd'hui, il faut informer les enfants de faire attention à des adultes qui veulent s'occuper des zones de leur corps qui ne leur appartiennent pas. Il faut expliquer aux enfants que leur corps leur appartient, sans se sentir obligé de leur faire un cours d'anatomie avec des schémas. Je termine en précisant que nous avons la peau à la périphérie de notre corps. Si nous étalions la peau d'un adulte sur une table, nous aurions 1,5m² de surface corporelle de peau, tapissée de milliards de corpuscules sensitifs capables de percevoir le toucher, la délicatesse, la non délicatesse, le chaud, le froid, la piqûre, etc. Il y a des zones dites érotiques qui sont celles de la sexualité dont la société d'aujourd'hui est obsédée. Pourquoi ces obsessions ? Un premier élément de réponse peut venir d'un certain étouffement de cette réalité depuis 2000 ans : celui-ci a fini par provoquer une réelle explosion. Sigmund Freud, né en 1836 en Autriche, est l'un des scientifiques qui a le plus influencé la pensée de son siècle. Inventant la psychanalyse, il a mis en lumière un certain nombre de comportements qui permettent ou non d'être en bonne santé.

LE CONSCIENT ET L'INCONSCIENT

Une autre composante de l'être humain est l'esprit. A ce niveau, il faut distinguer le conscient et l'inconscient. Depuis longtemps, des médecins spécialisés cherchent à comprendre l'inconscient et on n'a pas fini de chercher. Pour moi, je crois que l'Esprit-Saint est présent dans l'inconscient. A ce sujet, Zundel dit : « *Aller vers Dieu, c'est aller vers soi* ». Il s'agit donc de rejoindre sans cesse notre centre. Nous avons un inconscient extrêmement actif, responsable d'un certain nombre d'automatismes qu'il est bon d'essayer de comprendre. Le conscient est facile à expliquer, l'inconscient est plus compliqué. Un de mes amis, moine, m'a confié qu'il s'était longtemps cherché dans sa vie. Un jour, il avait rencontré Jean Vanier qui lui a dit : « *je ne suis pas très favorable aux psychanalystes, mais toi, tu en as vraiment besoin. Va voir un de mes amis qui est à Londres* ». Il va le voir. A sa demande de dessiner ses rêves, le moine répond : « *je ne rêve pas et je ne sais pas dessiner* ». Cela ne fait rien, lui dit le psychanalyste : « *vous dessinerez comme vous pourrez et vous rêverez comme vous pourrez* ». Et, à partir de ce jour, le moine se mit à rêver. Que s'était-il passé ? Il ne s'est pas mis à rêver parce qu'il rêvait déjà, mais au lieu d'enfouir ses rêves, il s'est mis à s'en souvenir. C'est intéressant car je l'ai remarqué pour moi-même. Pour simplifier, on peut dire qu'il y a des rêves négatifs et des rêves positifs ; il y a des cauchemars et des songes, comme dans la Bible, où l'on peut découvrir leur rôle. Dans l'Ancien Testament, lorsque Joseph ou d'autres ont des songes, ils sont pris très au sérieux. Ces songes sont des sortes de rêves qui viennent de l'inconscient et qui remontent à l'esprit. Alors, l'Esprit-Saint nous travaille-t-il quand nous dormons ? Moi, je pense que c'est possible. Même si notre cerveau est au repos, notre corps continue de travailler : toutes les secondes, le cœur envoie du sang de la tête aux pieds, la sélection des déchets se fait et le matin, la vessie est pleine. Notre corps travaille, mais il ne travaille pas simplement comme une machine. Cela signifie que l'esprit travaille. Il

m'est arrivé d'aller à Medjugorje. Là la Gospa, comme disent les voyants (cela veut dire la Vierge Marie), leur dit de s'endormir avec elle et, ainsi, ils se réveillent avec elle. S'endormir en disant des Ave Maria fait qu'on se réveille en terminant ce qu'on n'a pas dit ! Cela signifie qu'il s'agit d'appréhender notre inconscient dans lequel se trouvent beaucoup de choses. Il y a ce qu'on peut appeler les souvenirs fondateurs qui sont des souvenirs que nous ne voyons pas, que nous ne comprenons pas et qui se révèlent après un certain nombre d'années : 40, 50 ou 60 ans après.

Deux exemples illustrent très bien cela.

Le premier est celui de **Teilhard de Chardin** qui s'amuse avec une pierre ferrugineuse alors qu'il est petit enfant. Cette pierre l'a fasciné et toute sa vie, il va en chercher la raison.

Le second est celui d'**Israël Zoller**. Né en 1881, d'une famille juive riche en Galicie, aux confins de l'empire austro-hongrois, Israël est un enfant brillant, intelligent et travaille bien à l'école. Sa maman a une très bonne servante qui est catholique. A l'âge de 7 ans, Israël est l'ami du fils de la servante. Il va donc chez elle. La première fois qu'il est rentré dans la chambre de son copain, voyant au-dessus de la porte, un homme sur une croix, s'est dit : « *Celui-là a dû faire un certain nombre de bêtises pour qu'on lui plante des clous aux mains et aux pieds* ». Toute sa vie, Israël va chercher à comprendre pourquoi il est là. Il entreprend des études supérieures à Vienne, puis à Florence où il assiste aux cours de l'Université ainsi qu'à ceux du collège rabbinique de la ville. Nommé grand rabbin de Trieste en 1918, il opte pour la nationalité italienne à l'issue de la Première Guerre Mondiale. Il vivra ainsi à Trieste pendant vingt ans, accumulant les lectures bibliques. Tout en étudiant la Torah, il se met à lire le Nouveau Testament. Il se souvient, encore enfant, d'avoir aperçu une croix chez son petit camarade chrétien. La vision de la croix s'impose à lui et il décide de mieux connaître ce crucifié. En 1939, il est nommé grand rabbin de Rome. Les lois antisémites de Mussolini l'obligent à italiniser son nom : il s'appellera donc Zolli. Dès son arrivée à Rome, Zolli prévient les autorités juives des intentions des nazis qui déferlent sur la péninsule italienne, mais ne trouve que peu d'écho. Il est traité comme un étranger, lui qui est né en Europe de l'Est et ne connaît pas le judaïsme romain. En 1943, le Commandant Kappler pose tout de suite ses conditions à la communauté israélite : livrer 50 kg d'or ou 300 otages dans les 48 heures. Les juifs du Ghetto parviennent à réunir 35 kg. Zolli, dont la tête avait été mise à prix par la Gestapo, demande aux membres de la communauté de mettre son nom en premier sur la liste des otages. La communauté a réussi à récolter l'or en provenance des paroisses catholiques de la ville. Dans les mois suivants, le grand rabbin vit dans la clandestinité afin de continuer à aider ses ouailles à fuir. Il vit grâce aux familles romaines qui le cachent au péril de leur vie. Il raconte comment le pape Pie XII fit ouvrir la clôture des monastères et des couvents de la ville et des environs pour abriter des familles entières d'israélites. La vie quotidienne du rabbin est faite de souffrances, de froid, de faim et d'angoisse. Avec l'arrivée des Américains en 1944, sa fonction de grand rabbin lui est restituée. Cette année-là, le jour de Yom Kippour, Zolli fait une expérience décisive, il voit la figure du Christ. Après avoir démissionné de sa charge de grand rabbin, il cherche à se faire instruire par un prêtre catholique en vue de recevoir le baptême, ce qui lui vaut une campagne de dénigrement de la part de la communauté juive. Il se trouve bientôt totalement démuné. C'est alors que le pape Pie XII lui offre les moyens de vivre en lui confiant une chaire d'enseignement à l'Université grégorienne et la possibilité de continuer ses travaux d'exégèse à l'Institut biblique. Après avoir plusieurs fois rencontré le Saint-Père, Zolli prédit à sa fille l'hostilité actuelle : « *Tu verras, on fera de Pie XII le bouc émissaire pour le silence du monde entier devant les crimes nazis* ». Devenu chrétien, Zolli choisit le prénom de baptême d'Eugenio en hommage au pape. Pendant les dernières années de sa vie, Zolli travaille à améliorer les rapports entre l'Eglise catholique et la Synagogue. La fin de sa vie se déroule à Rome, partagée entre sa charge de professeur et son travail d'écrivain. Tout en ayant un immense respect pour le talmud et la religion juive, Zolli fait une comparaison entre l'Ancien Testament et le Nouveau expliquant que l'Ancien Testament est l'amour de la loi et le Nouveau est la loi de l'amour. Pour arriver à faire un tel résumé, il faut avoir beaucoup réfléchi et travaillé. Il meurt en 1956. Cette vie est vraiment fascinante et nous voyons bien combien le souvenir fondateur va être l'animateur de toute sa vie.

Chacun a ses souvenirs fondateurs. A 7 ans, j'ai entendu mon grand-père marmonner dans sa barbe : « *je ne sers à rien* ». Cela m'a fait mal, me demandant comment on pouvait dire cela à cet âge, et je me suis dit : « *tu serviras toujours* ». Maintenant, quand je vois des retraités faire des dépressions parce qu'ils se sentent inutiles, je leur dis : « *il y a encore beaucoup de choses à faire pour améliorer la vie des hommes et des femmes sur notre terre. Faites quelque chose pour eux.* »

Chacun a des souvenirs positifs ou négatifs, des blessures de l'enfance ou de l'adolescence. Les blessures de la petite enfance peuvent être extrêmement puissantes dans sa vie. Un livre dont le titre est : « Père manquant, fils manqué » montre l'importance du rôle du père pour un enfant. Un professeur de psychologie souligne que le père est encore plus important que la mère. Il ne veut pas diminuer le rôle de la mère, bien sûr, mais il souligne qu'en général, la maternité est une chose naturelle et pose moins de problème que la paternité. Etre père, c'est une construction de tous les jours.

En résumé, il faut se rendre compte de notre fonctionnement psychologique et faire que notre inconscient devienne le plus possible conscient. N'ayons pas peur de nos rêves, essayons de les interpréter. Les chrétiens doivent apprendre des notions de psychologie. Dans les Séminaires, il faut développer les formations sur le fonctionnement de l'être humain. Nous avons tous des passions et des compulsions. Zundel dit à propos des passions : « *il ne faut pas brutaliser nos tendances passionnelles, nous en avons tous* ».

L'AFFECTIVITE

La question de l'homoparentalité

Une des situations problématiques actuelles de notre société est l'homoparentalité, c'est-à-dire l'adoption d'un enfant par deux personnes du même sexe. Il faut bien réfléchir avant de prendre des décisions aussi importantes. Je pense que notre société est fragile sur ce point et a besoin d'accéder à plus de maturité. Sommes-nous assez mûrs pour prendre des décisions aussi importantes pour les enfants, car c'est bien de l'enfant qu'il s'agit. Il ne s'agit pas du droit à l'enfant, mais le droit de l'enfant. Car deux papas imposent à leur enfant adopté de ne pas avoir de maman. Deux mamans disent à l'enfant : « *tu as deux mamans, mais tu n'as pas droit à un papa* ». En tant qu'adultes, nous avons des enfants non pas parce que nous en avons le droit mais pour les amener à une vie d'autonomie, de liberté, de responsabilité afin qu'ils puissent quitter le foyer familial en toute liberté. Les médias nous transmettent de fausses informations au nom d'une fausse science. On nous dit que des études montrent que ces enfants vont bien. Evidemment, on nous montre des enfants qui sont issus d'un papa et d'une maman mais dont le papa a dérivé en partant avec un autre papa. Alors, on nous dit que l'enfant est le fils de deux hommes et qu'il va bien même s'il n'a pas de maman. En réalité, il a eu, au départ, un papa et une maman. On n'est pas là pour porter un jugement mais il ne faut pas nous faire croire que si cet enfant va bien, c'est parce qu'il est avec deux papas sans maman. Ce n'est pas vrai car il y a eu un papa et une maman. Il faut bien réfléchir à ce dont nous avons besoin pour nous construire. Nous sommes issus de ces deux fleuves dont j'ai parlé, mais on a d'abord passé neuf mois dans le ventre d'une maman. Je dirais quelque part que la relation affective, entre l'enfant et sa mère, est nettement en avance sur la relation affective entre le père et l'enfant. Donc, si je faisais une balance, le poids affectif maternel pèse beaucoup plus fort au départ que le poids affectif paternel. L'enfant reçoit une affection très forte de la part de sa mère : des caresses, des langes changées avec toute l'affection qu'elle peut donner. Mais le problème, c'est que soit cette mère va être en monoparentalité toute seule, soit cette mère va être, certes, un compagnon, un mari, un époux mais lui, il est maladroit. Elle considère qu'il ne sait pas bien s'occuper de l'enfant.

Imaginons plusieurs types de situations

D'abord la situation où deux papas adoptent un petit garçon. Tant que l'enfant est petit, tout va bien. Il est gentil et obéissant. Mais arrivé à l'adolescence, il est normal qu'il s'oppose à ses parents. Dans une famille normale, l'adolescent teste son père et sa mère et cette opposition est constructive pour l'enfant. Mais dans ce premier cas, lorsque le petit garçon, qui en a assez d'avoir deux papas et rêve d'avoir une maman qu'il n'a pas, arrive à l'adolescence, il va rejeter ses deux papas. C'est dans son inconscient. Les copains qui ont un papa et une maman lui disent : « *toi, tu as deux papas, tu n'as pas de maman* ». Quand on a un père, on le rejette déjà, mais quand on en a deux, c'est un rejet doublé ! C'est pourquoi il va courir vers le féminin qui lui manque depuis son enfance et va faire n'importe quoi avec les filles. Il ne faut pas se faire d'illusions, ce sera une catastrophe.

Voyons la situation inverse : deux papas qui adoptent une petite fille. Au début, elle est mignonne. Elle grandit gentiment. Mais arrivée à l'adolescence, elle a un ras-le-bol de ces deux papas qui commencent

à avoir peur parce qu'elle commence à regarder d'autres hommes, à avoir son petit copain. Mais que va-t-il se passer ? Cette jeune qui n'a pas de maman va être attirée par le féminin parce qu'elle a une overdose du masculin. En manque affectif majeur du côté féminin, elle peut être attirée par une femme gentille qui aura l'âge de sa mère, et chez qui elle cherchera compensation, substitution.

Pour un garçon, l'image du féminin passe par l'image de sa mère. Et pour une fille, l'image du masculin passe par l'image de son père. Qu'il soit bon ou mauvais, cette image-là est complètement imprimée en nous ; pour les hommes, la vision du féminin va passer au travers du visage de leur mère, et inversement pour les filles. Ce qui est important pour un jeune, c'est de bien comprendre, dans son trajet, ce qui a fait trace en lui et qui va l'aider dans sa vie future. La trace du père et la trace de la mère sont absolument fondamentales.

Maintenant, imaginons deux mamans qui adoptent un enfant. Si c'est un petit garçon qui grandit avec deux mamans, au début tout va bien. Mais, arrivé à l'adolescence, il a en assez des deux mamans et se met à les insulter. Les mères ne comprennent rien à cette révolte. Qu'y a-t-il derrière son insulte ? En insultant sa mère, il crie inconsciemment qu'il lui manque un père pour faire l'équilibre et entendre de sa bouche : « *mon fils, respecte ta mère, parce que ta mère, c'est celle que j'aime !* ». Avec deux mères en overdose, l'enfant devenu adolescent va être attiré par ce qui lui manque, c'est-à-dire par le père qu'il n'a pas eu et cherchera une paternité de substitution, de compensation.

L'affectivité à construire

Ces situations problématiques, que nous venons de décrire, mettent en relief la difficulté de construire nos orientations affectives. L'affectivité n'est pas innée, elle se construit au fur et à mesure de notre vie. Et pour que ça se construise en équilibre, il faut la grande mesure d'affection de la mère à la naissance et la présence du père. C'est pourquoi une maman qui donne la vie à un enfant doit aussi le donner de temps en temps au père pour qu'il s'en occupe. Je souhaite qu'il y ait un « CAPES de santé publique » pour apprendre aux jeunes, au fur et à mesure de leur évolution, des choses qui sont tellement importantes pour leur vie.

Toute l'affectivité et ce qui la concerne peut avoir été abîmé, soit par carence soit par trop de protection. Par exemple, cette famille de 5 enfants, très bons chrétiens, la maman est très musicienne, le papa est professeur de physique et peint des aquarelles. Les parents ont surprotégé les enfants, considérant qu'ils ne devaient pas aller à l'école pendant le primaire. L'école s'est faite à la maison : la mère s'occupait de l'éducation et le père faisait le reste et ainsi, ils ne subissaient pas toutes les mauvaises influences de l'école. Une fois arrivés dans le monde réel, les difficultés sont arrivées. Quand les enfants sont entrés en 6^{ème}, ils se sont comparés aux autres et découvrent le monde réel. A 13 ans, leur fille aînée fait une anorexie mentale grave avec hospitalisation, sans doute trop blessée par ses camarades. A 22 ans, leur 3^{ème} garçon éprouve de gros problèmes affectifs. Bien entendu, on ne peut pas accuser les parents parce qu'ils font toujours au mieux, mais font des erreurs sans s'en rendre compte. Pour protéger les enfants, il faut les aider à discerner ce qui est bon et ce qui ne l'est pas.

Dans notre monde, aujourd'hui, il y a des incohérences qui sont liées à une grave méconnaissance du fonctionnement de l'être humain, de notre corps, de ses pulsions, du fonctionnement de notre esprit, de notre affectivité, de toute la partie spirituelle de notre être qui donne équilibre à toutes les autres parties de notre être. Il s'agit d'être attentif à l'ensemble et bien comprendre les relations entre ces différentes parties.

Il ne faut pas gommer les différences entre le féminin et le masculin. Le féminin a, par le fait de la maternité, y compris spirituelle, une capacité affective plus importante. Le comportement masculin est un peu différent : la tête et la raison ont souvent une importance plus grande. Les jeunes doivent apprendre cette complémentarité de l'affectivité et la capacité du raisonnement.

Ma femme a perdu son père à l'âge de 2 ans. Mais elle en parle comme si elle l'avait connu parce que sa grand-mère lui en a beaucoup parlé comme s'il était vivant. L'image que nous pouvons donner à l'enfant de l'absent joue pour la construction. Certains enfants qui ont vécu les pires difficultés, s'en sortent très bien. Mais s'ils s'en sortent, c'est qu'il y a des gens qui les ont aidés.

Il faut être conscient que, dans le monde d'aujourd'hui, la vitesse à laquelle il fonctionne, les images que nous recevons, les affiches que nous voyons, nous façonnent inconsciemment, surtout les enfants. Le monde d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier. Les enfants ont sur leur portable la télévision. Quand les enfants écoutent leur walkman, ne pensez pas qu'ils écoutent de la musique classique. Ils écoutent des conseils débiles sur la sexualité parce que leurs parents ne leur en parlent pas.

Si l'on empêchait les enfants de manger pendant 4 jours, à la fin, ils seraient affamés et iraient chercher à manger dans les poubelles. Si nous ne donnons pas à nos enfants ce qui est absolument nécessaire à la construction de leurs orientations affectives et sexuelles, ils iront le chercher dans « les poubelles ». Et dans « les poubelles » de nos sociétés d'aujourd'hui, vous avez des DVD, des cassettes vidéo, des magazines luxueux, quadrichromiques... Notre société fait que l'on nourrit les gens d'aujourd'hui avec ce genre de saletés. Il y a 40 ans, toutes ces choses n'existaient pas. Voilà le changement de société à laquelle il faut s'adapter, non pas pour bénir mais pour chercher à éviter les problèmes majeurs.

Autrefois, nos parents ne nous parlaient pas de sexualité et nous arrivions à nous en sortir cahin-caha, mais ce n'était pas le même monde. Aujourd'hui, les parents doivent informer leurs enfants. Chaque parent a un rôle particulier par rapport à la fille et au garçon. Le moment le plus important d'un enfant est celui de la puberté. Chez une petite fille, elle commence vers 8 ans et, chez un garçon, vers 10 ans. Parce que la génération précédente n'a reçu de formation affective et sexuelle, les parents d'aujourd'hui ne prennent pas suffisamment conscience de la nécessité d'informer leurs enfants. Pour les enfants, les adolescents et les jeunes, des méthodes pédagogiques spécialisées existent et permettent le dialogue entre les parents et les enfants. Si nous ne parlons pas aux enfants et aux jeunes, nous laissons la télévision et la rue les informer.

Une maman m'écrivait que le jour où elle avait découvert que sa petite fille de 4 ans faisait faire l'amour à son poupon et sa poupée, elle ne l'a pas grondée et lui a dit : « *Viens, ma petite fille, je vais te raconter une belle histoire, là dans l'oreille, comme le plus beau secret. Je vais te raconter quand tu étais dans mon ventre. Tu as passé 290 jours dans mon ventre, dans un berceau-piscine avec un petit cordon qui faisait des cabriolets, qui tournait etc. Tu as passé un temps merveilleux dans mon ventre* ». Et la maman lui a raconté sa vie. C'est essentiel que les mamans expliquent ces vérités à leurs enfants. A 4 ans, une petite fille ne va pas demander comment cela s'est fait mais comment elle est sortie. Lorsqu'elle aura 5-6 ans, elle demandera comment elle est venue là. Il s'agit donc de respecter une certaine pédagogie qui correspond à son âge à laquelle il est nécessaire de s'initier. Lorsqu'un enfant pose une question qui ne correspond pas à son âge, c'est qu'il répète une parole d'adulte. Il ne faut donc pas lui répondre à la question puisqu'il n'est pas capable de le comprendre. Par contre, il faut répondre à ce qui correspond à son âge. Il est même meilleur de devancer ses questions en lui expliquant des choses fondamentales pour leur vie, dans le langage qui est le sien.

Les réflexes face à l'angoisse

Il me semble important de réfléchir avec vous aux réflexes de l'angoisse. Face à une souffrance, comment la personne réagit-elle ?

Quand je suis angoissé, de quoi ai-je peur ? de mourir. Quand, sur la route, on évite de justesse une voiture, on dit : « *j'ai vu la mort devant moi, je l'ai évitée* ». Qu'est-ce qu'un réflexe ? Un réflexe est quelque chose que je ne contrôle pas. Quand le médecin tape sur le genou, le genou part aussitôt : c'est le réflexe rotulien. Si je veux éviter ce réflexe, je contracte mon muscle et je l'empêche de fonctionner. Cela veut dire que si je comprends, je peux bloquer.

Face à l'angoisse, nous avons trois types de réflexes : celui qui touche à l'alimentation, celui qui touche à l'argent, celui qui touche à l'amour.

1 – L'alimentation.

Le réflexe alimentaire, c'est se tourner vers toute forme de nourriture sitôt qu'on ressent une angoisse, qui peut conduire à la boulimie (par exemple, la plaque de chocolat qui dure 5 minutes et permet de compenser) et aboutir au surpoids et l'obésité. A l'inverse, l'anorexie mentale est un réflexe pour crier

sa douleur à sa famille, à ses amis en leur disant : « *aimez-moi, considérez-moi, j'existe* ». Si on est conscient de ce réflexe alimentaire et qu'on décide de le contrôler, il peut se déporter ailleurs : dans le domaine de l'argent ou celui de l'affectivité.

2 – L'argent

On voit des personnes qui dépensent leur argent bêtement : par exemple, elles font des collections de manière exagérée au point que cela devient une drogue. D'autres s'achètent des choses excessives : un jour, un de mes collègues, universitaire haut placé, voyant une très belle voiture qui valait 40 millions d'anciens francs, décide de l'acheter sur le champ. Comme il n'avait pas assez d'argent sur son compte, et que sa femme avait un compte différent, il a pris le carnet de chèque de sa femme, il est acheté la voiture et tous les dimanches, il sortait sa voiture comme on sort son chien. Il avait son jouet ! Cet homme était en plein réflexe d'angoisse et n'arrivait pas à gérer sa vie.

Les crédits aujourd'hui sont très bien organisés. Tous les jeux du hasard où les personnes espèrent le gros lot. On fait rêver les gens. Un jockey me disait que les gens qui jouaient au tiercé, perdaient, en général, tout au long de leur vie, le prix de leur maison. Ces statistiques sont bien connues. Cela signifie qu'il y a dans notre monde des experts de l'exploitation de nos réflexes. Les publicistes savent très bien comment nous attraper.

3 – Le domaine de l'amour

La dérive de l'amour est la sexualité débridée. Aujourd'hui, dans le domaine culturel, nous avons des films, des revues, etc. où, sans arrêt, on parle de l'amour sous la forme de ses dérives. Ce qui passionne les gens, ce n'est pas l'amour qui va bien, mais l'amour qui ne va pas. Celui qui multiplie les expériences cherche aussi l'amour. Ces personnes passent d'un partenaire affectif à un autre en n'arrivant pas à se stabiliser. C'est la peur de l'engagement et on en arrive à comparer ses partenaires.

La connaissance de ces réflexes nous permet de prendre davantage notre vie en main en les maîtrisant. Pour en sortir, il n'y a pas de recette particulière, il faut prendre des décisions personnelles : par exemple, ne plus acheter de chocolat, ne pas prendre son carnet de chèque sur soi, etc.

La connaissance de ces réflexes nous permet de mieux comprendre ceux que nous accueillons avec tous les problèmes qu'ils portent, liés au fonctionnement de l'être humain. Mieux nous connaître permet de mieux connaître notre inconscient et savoir qu'il joue dans nos réflexes.

Un monde fragilisé

Je dirai aussi que notre monde d'aujourd'hui est à la fois assez mature et en même temps très fragile. Ce qui le rend si fragile, c'est que la science évolue à une vitesse fantastique. L'intelligence humaine a inventé les avions, les médias, etc. Par exemple, je prends l'avion de Paris à Mayotte. Après 11 heures de vol, on est là-bas et il y a le décalage horaire. Tout à coup, je me retrouve dans un milieu qui n'est pas le mien, dans une culture différente. Si j'y reste une semaine, je dois m'adapter rapidement pour essayer de comprendre ce qui se passe. Puis je rentre. Tout va très vite et cela me fragilise.

D'autres fragilités sont liées aux emplois précaires, aux difficultés de santé, à un certain mépris des hommes politiques ou religieux : on ridiculise ceux qui ont un certain pouvoir et une certaine autorité, qui assument des responsabilités et, de ce fait, ils ne représentent plus rien, ils ne sont plus des exemples. A ce niveau-là, notre monde est psychologiquement fragile.

Nous, les chrétiens, même si nous sommes fragiles, nous avons un devoir de non-fragilité. Saint Paul disait : « *ma force est dans ma faiblesse* ». Je trouve que la traduction n'est pas bonne, je traduirai plutôt par : « *ma force est dans la connaissance de ma faiblesse* ». Quand on sait qu'on est faible, qu'il y a des risques de tomber, alors, on fait attention. C'est cela qui rend fort. Nous avons un devoir de savoir que nous sommes faibles et un devoir de nous former.

En 1905, un grand savant espagnol a eu un prix Nobel parce qu'il avait fait la démonstration qu'à partir d'une vingtaine d'années, les humains commençaient à perdre des neurones. Or, il y a deux ans, un autre savant a démontré qu'un homme était capable de gagner des neurones toute sa vie, cela signifie qu'on

a démontré l'inverse de ce prix Nobel de 1905. On peut donc gagner des neurones toute sa vie si on les fait travailler ; mais si on ne les fait pas travailler, on les perd. A la fin de chaque journée, il est bon de se demander : qu'est-ce que j'ai appris aujourd'hui ?

CONCLUSION

Pour terminer, je dirai que, dans notre mission d'accueil, nous n'avons pas la science infuse pour accueillir les personnes. Nous pouvons nous trouver devant des personnes en situation d'extrême difficulté. Les attitudes essentielles pour les accueillir sont des attitudes de cœur :

- Attitude d'observateur pour voir comment l'autre se situe, s'habille... non pour le juger mais pour se faire une idée sur lui.

- Attitude d'écoute, d'attention de telle manière que l'autre se sente entendu et puisse exprimer sa difficulté. Il s'agit de lui montrer que nous sommes prêts à entendre et que l'on entend bien les choses dites. Parfois, les gens « se confessent », c'est-à-dire qu'ils nous font confiance et nous font des confidences parce qu'ils savent qu'on va garder le secret et que, d'une certaine manière, on est pour eux représentant de Dieu.

- Attitude de compréhension face à toute souffrance. Nous devons être en état de recevoir les angoisses des personnes souffrantes ou malheureuses et les aider à porter les épreuves de leur vie. Il nous faut aussi toujours garder espoir en toute personne. Notre compassion ne doit pas nous faire pleurer avec les personnes en souffrance mais à essayer d'optimiser et de leur ouvrir un chemin d'espérance. Attention à ne pas dire trop vite que la souffrance est rédemptrice. Bien sûr, la passion du Christ est un élément de souffrance humaine explicable par la théologie de la Rédemption, mais il faut faire extrêmement attention à ces termes de souffrance corédemptrice. Avant de mourir, le cardinal Veillot disait à ses prêtres : « *Ne parlez jamais de la souffrance* ».

Aussi, vous qui accueillez des personnes de tous horizons, évitez de parler de la souffrance du Christ, ce Jésus qu'ils ne connaissent peut-être pas ou peu.

A la question « *Comment pouvons-nous faire connaître Jésus ?* », Zundel répond : « *Il faut prendre les gens là où ils en sont et, là où ils en sont, il faut cheminer avec eux à la manière du Christ et manifester son amour pour eux.. Il ne s'agit pas de faire la charité, il s'agit d'être la charité* ».

Il y a souvent des malades qui me disent : « *Je n'arrive pas à prier* ». Je leur dis : « *Le seul fait que vous soyez à l'hôpital, que vous soyez dans un lit, que vous acceptiez d'y être et que vous ne vous révoltiez pas trop, c'est une prière* ». Et quand un malade souhaite prier avec nous, on peut lui dire doucement : « *Que voulez-vous qu'on demande au Seigneur ?* » et, après, dire ensemble un « Je vous salue Marie » ou un « Notre Père ».

Votre mission d'accueil est importante : mission difficile qui suppose une spiritualité vivante et la nécessité de la nourrir quotidiennement.

Professeur Henri JOYEUX

VISITE DES SUPERIEURS

Mère Evelyne Franc
et Sœur Marlène Rosa, Conseillère générale

Visite de la Province d'Amazonie (Brésil)
15-16 février 2007

La Région d'Amazonie, créée en 1991, devient une Province en 1998. Aujourd'hui, la Province d'Amazonie compte 17 Maisons, la Maison provinciale et le Séminaire, 88 Sœurs, 3 Sœurs du Séminaire, 4 postulantes, 4 pré-postulantes, une Sœur en mission au Centre de traduction à la Maison-Mère et une autre dans la Province du Mozambique.

Le 15 février 2007, Sœur Evelyne Franc, Supérieure générale, et Sœur Marlene Rosa, Conseillère générale, arrivent à 21h30 sur le sol amazonien, heureuses de rencontrer les Sœurs de la plus jeune Province du Brésil. Notre Mère est chaleureusement accueillie dès l'aéroport de Belém-Pará pour cette visite de courte durée. Les 4 postulantes et les 3 Sœurs du Séminaire lui souhaitent la bienvenue par un chant : « *Vous êtes venue : c'est fête au ciel et chez nous aussi* » afin d'exprimer combien cette visite est une bénédiction de Dieu pour la Province.

Puis, Sœur Eleni, Visitatrice, se fait le porte-parole de toutes les Sœurs présentes et de celles qui n'ont pu venir. Le drapeau de France et celui du Brésil, disposés devant l'autel, rappellent les origines de la Compagnie et sa mission à la suite de Jésus-Christ : témoigner de son Amour pour les pauvres dans le monde entier. Puis, durant un chant à la Vierge Marie, une Sœur offre à Notre Mère une statue de Notre Dame de Nazareth, Reine de l'Amazonie, signe de la protection maternelle de Marie pour la servante des Pauvres qui dirige la Compagnie. La soirée se termine par un repas fraternel accompagné de chants qui évoquent les 70 ans de la présence de Filles de la Charité au nord du Brésil.

Le lendemain, dans la prière, ensemble nous rendons grâce à Dieu pour les merveilles réalisées dans nos vies. Sœur Evelyne et Sœur Marlène se préparent à vivre une journée très intense. Accompagnées de la Visitatrice, elles font connaissance de la Maison provinciale et du Séminaire mis sous la protection de la Vierge Puissante.

A 8 h 30, Sœur Evelyne s'entretient avec les Sœurs sur la nécessaire cohérence de nos vies avec les Constitutions, elle répond à leurs questions et donne quelques conseils avec beaucoup d'enthousiasme et d'humour.

A 10 h 45, l'Eucharistie est célébrée par le Directeur provincial, Père Pedrinho Carlos da Silva. Pendant l'action de grâce, un Pauvre, soigné par les Sœurs, offre un petit souvenir à Sœur Evelyne pour la remercier de la présence des Filles de la Charité en Amazonie.

Après un repas festif en compagnie de Monseigneur Orani João Tempesta, Archevêque de Belém, des Prêtres de la Mission et des séminaristes, Notre Mère visite quelques maisons de Belém :

- L'Institut Catarina Labouré, école d'environ mille élèves de la maternelle au secondaire : les Sœurs, le personnel et les élèves présentent à Sœur Evelyne les fruits typiques de la région.
- La maison « Sœur Ivone de Barros Lima, à Águas lindas » (Ananindeua),
- La communauté chrétienne de la paroisse de saint Vincent de Paul où travaille la famille vincentienne de Belém.

Au retour, les Visiteuses passent par la Basilique de Notre Dame de Nazareth où elles lui confient les intentions de la Province d'Amazonie et la Compagnie.

Le soir, Notre Mère visite le dispensaire Saint Vincent de Paul où vivent les Sœurs Aînées et partage le repas avec elles, puis regarde un power-point expliquant l'histoire de la Province de l'Amazonie, ses œuvres, les merveilles réalisées et les défis relevés. Cette présentation offre à Notre Mère une vision globale de la mission des Sœurs en terre amazonienne : visite des indigènes à domicile, soins des malades à l'hôpital ou au dispensaire, scolarisation et éducation des enfants et des jeunes (écoles primaires et collèges), accompagnement des jeunes (Jeunesses mariales, pastorale des vocations...), travail en collaboration avec la famille vincentienne.

Cette grande journée se termine par un temps de prière ; puis Sœur Evelyne remercie la Communauté de son accueil et pour l'opportunité de cette visite importante, occasion d'une meilleure connaissance mutuelle.

Sa proximité fraternelle et sa simplicité nous ont marquées, laissant une grande reconnaissance au fond de nos cœurs.

Sœurs Anagilsa SAMPAIO BENTES et Maria Rejane da MATA DIAS
Filles de la Charité

TEMOIGNAGE DES SŒURS

En Ukraine

1^{ère} Rencontre à Sinak
des Sœurs en mission sur le territoire de l'ex Union Soviétique
19-22 juin 2007

Faire l'expérience que l'amour est inventif jusqu'à l'infini !

La 1^{ère} Rencontre des Filles de la Charité qui travaillent sur le territoire de l'ex-Union Soviétique se déroule à Sinak, en Ukraine, du 19 au 23 juin 2007. Les Sœurs des 11 communautés, éloignées les unes des autres par des milliers de Kms, (Ukraine, Biélorussie, Kazakhstan, Russie) se sont réunies avec Sœur Evelyne Franc, Supérieure générale, Sœur Zofia Daniscakova, Conseillère générale et les Visitatrices de Pologne et de Slovaquie. Au total, 47 participants dont 2 postulantes, une aspirante et des Prêtres de la Mission.

Depuis plusieurs années, des Filles de la Charité des Provinces de Pologne, de Slovaquie et de Los Altos Hills (USA) sont allées vers les peuples de l'ex-Union Soviétique pour répondre aux appels des évêques, des administrateurs apostoliques et des Prêtres de la Mission de la Vice-province de Saints Cyrille et Méthode. En mission en Ukraine, en Biélorussie, au Kazakhstan et en Russie (Sibérie Orientale et Sibérie occidentale), les Sœurs effectuent leur mission sur le territoire de pays qui ont plus de 1000 ans de tradition chrétienne, interrompue cependant par le régime communiste.

Le 19 juin 2007, au cours de la veillée d'accueil, Sœur Evelyne et Sœur Zofia reçoivent du pain et du sel, signe d'hospitalité chez les peuples slaves. Les jeunes du mouvement marial (JM) de Svaljava présentent un divertissement (poème créé pour cette occasion, chants et danses ukrainiens avec les costumes folkloriques).

Le lendemain, commence le temps fort de ces 3 jours de travail où alternent des témoignages, des conférences, des temps de prière et de célébration.

Présentation des missions

A l'aide de power-point, les Sœurs présentent leurs expériences de vie fraternelle et leur service des pauvres :

EN UKRAINE

A **Dovhe** (depuis 1991) et à **Svaljava** (depuis 2001) - Les deux communautés dépendent de la Province de Slovaquie. Les Sœurs sont responsables des soins aux malades, de la pastorale en paroisse. A Svaljava, elles accompagnent également des Roms, ont en charge l'animation liturgique au Sanatorium salifère, servent à la maison d'enfants.

A **Storozyniec** (depuis 1995) et à **Sniatyn** (depuis 2000) - Les deux communautés dépendent de la Province de Cracovie. Les Sœurs assurent de la catéchèse, sont au service des enfants handicapés et des malades à domicile ou dans les hôpitaux.

A **Kharkov** (depuis 1996) - La Communauté dépend de la Province de Varsovie. Les Sœurs soignent les malades à domicile et sont engagées en pastorale pour les enfants et les adultes. Elles ont aussi ouvert un centre pour les enfants les plus pauvres ; elles leur servent des repas, les aident à faire leurs devoirs de classe, leur proposent des activités. Une Sœur collabore avec un Lazariste et un membre de l'AIC pour accompagner les enfants de la rue.

EN BIELORUSSIE

A **Brest** (depuis 1992) et à **Szumilino** (depuis 2000). Les deux communautés dépendent de la Province de Varsovie. Les Sœurs sont au service de la paroisse (animation liturgique), font la catéchèse des enfants, des jeunes et des adultes et visitent des pauvres et des malades à domicile ou à l'hôpital.

AU KAZAKHSTAN

A **Szortandy** (depuis 2000) et à **Novokubanka** (depuis 2005). Les deux communautés dépendent de la Province de Chelmino, ont été fondées à l'appel de l'évêque d'Astana, pour venir en aide à la population pauvre et abandonnée au niveau religieux. Elles assurent les mêmes services auprès des enfants, des malades et de la pastorale.

EN RUSSIE

A **Nijnij Tagil** (depuis 2000) en Sibérie Occidentale. La communauté dépend de la Province de la Slovaquie, en réponse à l'appel des Lazaristes déjà en mission dans cette grande ville métallurgique. En plus des services déjà mentionnés, les Sœurs ont créé un club « Zabota » : soutien scolaire, activités pour des enfants provenant des familles brisées et socialement pauvres. Elles visitent, soignent et accompagnent les malades abandonnés à l'hôpital (service de traumatologie, de tuberculose). Elles proposent des camps pour les jeunes et des retraites spirituelles pour tous âges.

A **Magadan** (depuis 2005) en Sibérie Orientale. Dans cet ancien lieu de goulags, la mission a été ouverte à l'appel de l'Eglise des Etats-Unis. La communauté, dépendant de la Province de Cracovie, est composée de deux Sœurs polonaises et d'une Sœur américaine (Province de Los Altos Hills). Elles sont au service de la catéchèse d'adultes (préparation aux sacrements, cours d'alfa pour les personnes en recherche de Dieu), d'une chorale paroissiale, des visites et des soins des pauvres, des personnes isolées, des malades en phase terminale. Elles collaborent aussi avec les responsables d'une cantine pour les pauvres.

Quelques réalités communes de ces missions

A la suite de ce partage des différentes missions des Sœurs en territoire de l'ex-Union Soviétique, des points communs ont été mis en évidence malgré les immenses distances kilométriques qui séparent ces lieux de mission :

- Les catholiques sont très minoritaires dans ce milieu orthodoxe. Mais ils ont une grande soif de connaître et de vivre leur foi, les Sœurs sont là pour vivre et prier avec eux. Elles s'efforcent de travailler de telle manière que les gens puissent découvrir l'amour de Dieu qui les habite.

- Après la chute du communisme, la misère matérielle et spirituelle est grande. Les Sœurs découvrent beaucoup de personnes très démunies, abandonnées de tout, de nombreux enfants de la rue. Le chômage très élevé, surtout en Ukraine, est la cause du départ des hommes à l'étranger pour trouver du travail et ainsi faire vivre leur famille. L'alcoolisme et la criminalité sont des problèmes importants, surtout dans les grandes villes.

- La population en Ukraine et en Biélorussie est jeune. En effet, les familles sont très nombreuses et les Sœurs s'efforcent de rejoindre le plus possible les jeunes pour les accompagner sur le plan humain et spirituel (Jeunesse mariale, groupes de prière...)

Ensuite, avec Notre Mère, les Sœurs ont réfléchi à des questions importantes concernant l'avenir de ces missions et notamment sur les besoins de la formation des jeunes de l'ex-Union Soviétique qui se présentent pour entrer dans la Compagnie.

La vie de prière pendant la Rencontre

Ces trois jours de travail ont été soutenus par une belle liturgie en 6 langues différentes : russe, ukrainien, biélorusse, kazakh, polonais, français. La façon dont les Sœurs ont prié et célébré l'Eucharistie, présidée par le Père Tomas Mauric, cm de Kiev, a été une belle expression de l'inculturation et du respect de la diversité. L'Eucharistie du 23 juin, dernier jour de la Rencontre, a été célébrée par l'administrateur apostolique de l'Eparchie de Mukacevo, Monseigneur Milan Sasik, cm, et le Père Tomas. Les participantes de la Rencontre ont rendu grâce pour la merveilleuse communion qui les a unies malgré la variété des cultures et des langues, soulignant la beauté de l'internationalité présente sur ce territoire si marqué par la souffrance de nombreux martyrs du régime communiste.

Que la charité du Christ crucifié et ressuscité nous presse d'aller plus loin, de rayonner la joie et la force reçues au cours de cette 1^{ère} Rencontre. Que l'Amour soit inventif dans nos quotidiens !

Des participantes de la Rencontre

TEMOIGNAGE DES SŒURS

Province du Pérou

Le tremblement de terre du Pérou

Le soir du 15 août 2007, un puissant tremblement de terre frappe le Pérou. Le séisme d'une intensité de 7,7 sur l'échelle de Richter touche longuement et violemment la côte au sud du pays, dans la région d'Ica. La Presse a exposé l'importance et les conséquences de ce séisme. Au Pérou, la famille vincentienne est, elle aussi, traumatisée par cet événement. L'église Saint Clément de Pisco s'est effondrée alors qu'un Père Lazariste célébrait l'Eucharistie avec environ 300 personnes parmi lesquelles 4 Filles de la Charité. Parmi les nombreuses victimes, deux Sœurs périssent sous les décombres.

Dans un courrier, Sœur Marina Melendez, Visitatrice, présente quelques éléments de la situation vécue par les Sœurs de la Province.

« Le temps de voyage de Lima à Pisco a doublé à cause de la destruction des pistes et de la circulation intense. Tout au long du chemin on voit les pylônes et les câbles de la lumière et du téléphone par terre. Quand nous sommes arrivés à Pisco, une véritable marée humaine fuyait, on leur avait dit que la mer s'était retirée ce qui annonçait l'arrivée d'un tsunami, (ce qui ensuite s'est révélé une fausse alarme) Dieu merci! A mesure que l'on avançait dans la ville, notre angoisse augmentait en voyant tous les décombres, les maisons toutes détruites. Depuis le jour du séisme, la population n'a ni eau ni lumière ni téléphone ni commerce pour acheter quoi que ce soit, tout est détruit, la seule chose que l'on voit, c'est de la poussière partout. Dans cette région, les gens sont très pauvres, les habitations étaient toutes faites en terre cuite, quelques unes cependant étaient en construits en dur, elles ont beaucoup souffert aussi. La Paroisse Saint Clément de Pisco est desservie par les prêtres de la Mission, l'édifice était tout en terre cuite, il avait plus de 150 ans. Il avait été rénové il y a sept ans. Ce jour-là, en la fête de l'Assomption de la Vierge Marie, près de 300 fidèles participaient à l'Eucharistie, entre autres nos quatre Sœurs, deux purent sortir à temps avec beaucoup d'autres personnes. Mais les deux autres n'eurent pas la même chance, Sœur Antonietta Perla Cavagneri de 75 ans et 49 de vocation (Sœur Servante et directrice du collège Sainte Louise Marillac) et Sœur Elizabeth Oré Ventura de 44 ans et 24 de vocation, toutes les deux éducatrices. Elles furent ensevelies sous les décombres. Après une attente angoissante et interminable, 39 heures après l'église s'écroula, nous pûmes retrouver le corps de Soeur Elizabeth et 68 heures après celui de Soeur Antonietta. Les deux enterrements furent précédés chacun par une Eucharistie très émouvante à la Maison provinciale. Cela nous a aidé à ressentir la tendresse de l'amour de Dieu à travers la prière et les marques de solidarité de la Compagnie et de tant de personnes qui nous connaissent et nous apprécient.

Comme vous le savez, Soeur Antonietta Perla a été une sainte Fille de la Charité, une personne de prière, intelligente, très prudente et humble, une femme de foi, très délicate avec les Sœurs et avec les pauvres. Sa manière de traiter les personnes était douce et ferme à la fois, très loyale envers les Supérieurs. Dans la Province, elle a été successivement Secrétaire provinciale, Directrice du Séminaire, Conseillère, Assistante et Visitatrice. Aujourd'hui, nous avons perdu une très bonne Sœur, éducatrice de milliers d'enfants, d'adolescentes et de jeunes filles. Les professeurs et les pauvres qu'elle a tant aimés et dont elle a facilité la promotion humaine et chrétienne la pleurent aussi avec nous.

Sœur Elizabeth Oré, une Sœur joyeuse et très bonne, était Secrétaire provinciale du temps que Soeur Antonietta était Visitatrice. Elle était sortie très vite de l'Eglise, parce qu'elle se trouvait près de la sortie, cependant elle retourna chercher Soeur Antonietta qui était restée avec les enfants. Soeur Elizabeth la rejoignit et on les retrouva protégeant les enfants de la chorale, élèves du Collège Sainte Louise de Marillac. J'admire la fidélité et l'attachement de Soeur Elizabeth pour Soeur Antonietta.

La Maison des Sœurs n'a pas énormément souffert mais c'est le Collège qui est très atteint, les dommages causés par le tremblement de terre fait que l'école ne pourra pas reprendre pour le moment. Ceci nous préoccupe beaucoup. Parmi les victimes de la catastrophe, des pères de famille et des élèves sont morts sous les décombres. Les parents de 7 Sœurs, vivant dans cette région, ont perdu totalement leur maison et leurs biens. Beaucoup d'autres familles ont perdu des êtres chers, leurs biens et sont menacés

par des épidémies...tout cela nous presse de trouver très vite des réponses de charité inventive dans la foi et l'espérance.

Au milieu de cette épreuve si difficile à surmonter, la solidarité des Péruviens est grande et réconfortante. A Lima, des milliers de volontaires se mobilisent pour l'envoi de secours dans les zones ravagées par le tremblement de terre. Rassemblés sur les places publiques, ils trient et empaquètent des tonnes de vivres et de vêtements qui sont acheminés par des camions envoyés par le gouvernement. Beaucoup de Sœurs, de religieuses et de laïcs de la famille vincentienne participent à des équipes de missions d'aide. Le dévouement généreux des Sœurs de la Province adoucit notre souffrance. Nous ressentons aussi l'union des cœurs par les innombrables manifestations de proximité et de prière des Provinces. C'est un signe de la fraternité qui règne au sein de la Compagnie. Nous gardons aussi au fond du coeur le témoignage et le sacrifice de ces deux Filles de la Charité parties vers le Père.

Ensemble, continuons à demander à Dieu qu'Il nous donne la force, la sagesse et la créativité nécessaires pour surmonter notre douleur et pouvoir ainsi venir en aide à tant de familles qui mettront des années à reprendre une vie normale ».

*Soeur Marina MELENDEZ
Visitatrice de la Province du Pérou*

PAROLE DES PAUVRES

Province de Quasi-Province

La joie de la résurrection

Gisèle, 65 ans a des difficultés à se déplacer ; aidée de deux cannes et d'un fauteuil roulant, elle parvient à garder un peu d'autonomie pour faire face à ses besoins vitaux.

Après 48 ans de mariage, Gisèle est veuve depuis 2 ans et demi. Née dans un contexte de situation familiale difficile, elle a vécu une enfance malheureuse ; elle a rencontré son futur mari à l'âge de 16 ans ; pendant les deux années qui ont précédé leur engagement de vie, Gisèle se posait des questions par rapport à son avenir. Une nuit dans un rêve, elle s'est vue entourée de chevaux qui allait la piétiner et un jeune cavalier est arrivé pour la sauver. Ce jeune homme était celui qu'elle fréquentait. Ce rêve a eu valeur de signe pour Gisèle. Ils se marièrent et eurent 6 enfants.

Gisèle décrit son mari comme un homme fidèle et bon qui l'aime : « *Il m'a sauvée, il m'a donné la vie et nous nous sommes mariés pour le meilleur et pour le pire* ». Pourtant, la vie n'a pas été facile. Gisèle a traversé de longues périodes de dépression et a fait deux tentatives de suicide. La paralysie progressive qui atteint ses membres inférieurs aujourd'hui est une des conséquences de ses tentatives de suicide. « *Dans toutes les situations, mon mari m'a toujours soutenue. Il disait toujours à nos enfants : « Regardez votre mère... regardez combien elle se bat pour s'en sortir ! »*

Puis son mari est tombé malade : une longue maladie, douloureuse. Gisèle l'a soutenu, mais elle dit plutôt : « *c'est lui qui me donnait la force. Il se battait contre la maladie pour moi ; il me disait : « qu'est-ce que tu feras quand je ne serai plus là ? »*. La maladie a été plus forte et son mari est décédé durant une nuit, sans que Gisèle ne s'en rende compte.

L'épreuve de la séparation a été très dure. Durant des mois, Gisèle se révolte contre Dieu : « *Pourquoi tu m'as laissée en vie et tu m'as pris mon mari ?* » Elle se révolte aussi contre son mari : « *Pourquoi tu m'as abandonnée ?* ». Gisèle n'a plus goût pour rien, pourtant ses enfants et petits enfants l'entourent. Avec l'aide de son médecin, elle accepte d'être soutenue dans cette étape du deuil par une psychologue. Avec elle, une relation de confiance s'instaure. Elle se sent comprise et respectée dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle vit. Mais le travail du deuil est long. La révolte l'accompagne au quotidien : « *Je ne m'en sortirai jamais. Je ne sais plus vivre. Avec la mort de mon mari, j'ai perdu plus que la moitié de mon être* ».

Mais, peu à peu, le temps fait son œuvre de pacification. Gisèle prend conscience que la maison où elle a vécu avec son mari et ses enfants est beaucoup trop grande pour elle seule. Elle réfléchit et pense vendre la maison qui lui est si chère et où tant de souvenirs l'habitent. La décision est difficile à prendre. « *Si mon mari était là, que m'aurait-il dit ? Il a toujours voulu que je vive. Il voudrait que je vive vraiment. Je crois que c'est cela qui lui donnera du bonheur aujourd'hui* ». Poussée par le désir de procurer du bonheur à son mari, Gisèle décide de vendre sa maison et de s'installer dans une résidence pour personnes âgées, un milieu plus sécurisant pour elle. La décision prise, Gisèle est envahie par un sentiment de paix. Elle a la certitude que son mari est heureux pour elle, qu'il est heureux là où il est, et qu'il continue d'être avec elle.

Soudain, les récits évangéliques de la résurrection de Jésus prennent sens pour elle ; dans son histoire, elle expérimente que c'est vrai. Elle se découvre courageuse et désireuse de vivre, de bien vivre. Cependant, sa réalité physique est là : son corps est douloureux et ne répond pas toujours à ce qu'elle souhaiterait faire. Pour la soulager, son médecin lui prescrit un séjour thérapeutique dans un hôpital de jour.

Gisèle est bien accueillie à l'hôpital. Elle découvre autour d'elle, des personnes d'âges, de cultures et de milieux différents ; la maladie et la souffrance sont leur dénominateur commun. Chacun a sa manière particulière de faire face à sa réalité, mais là, à l'hôpital, Gisèle est attentive à ce que vivent les autres. Elle rencontre Patrick, d'une cinquantaine d'années, sur un fauteuil roulant depuis plus de 20 ans. Son sourire, sa délicatesse et sa gentillesse vis-à-vis des autres l'étonnent. Une force intérieure se dégage de lui. Gisèle lui demande la source de cette force. « *C'est ma foi. Entre Notre Dame de Lourdes et moi, il y a une relation particulière. Je suis heureux de vivre ma vie et de rencontrer autour de moi des personnes avec lesquelles je peux partager mon bonheur* ». Gisèle est touchée par cette réponse, et au fil des jours qui passent, elle réalise que les paroles de Patrick ne sont pas de simples paroles, mais la traduction profonde de ce qu'il est. Une amitié fraternelle s'instaure entre les deux. Avec le soutien et les encouragements de Patrick, Gisèle s'ouvre de plus en plus aux personnes qui l'entourent et qui souffrent. Elle adresse

volontiers un petit mot, un sourire aux uns et aux autres. Elle fait l'expérience d'une qualité de relations qui émane d'un cœur pacifié, d'une vie accueillie pour ce qu'elle est et intérieurement accordée à elle.

Quand vient le moment de revenir à la maison, Gisèle exprime une action de grâce avec les mots de Marie : « *Le Seigneur a fait pour moi des merveilles, Saint est son Nom* ».

Sœur Jacqueline
Fille de la Charité

NOUVELLES BREVES

Prix Servitor Pacis 2007

En reconnaissance de l'engagement de toute sa vie au service de l'Eglise et des pauvres et particulièrement de son engagement missionnaire, Sœur Sabina Iragui, Visitatrice de la Province d'Afrique Centrale, est l'une des deux bénéficiaires du **Prix Servitor Pacis 2007** (Serviteur de la Paix) accordé par la Fondation « Le chemin de la Paix ».

Située à New York, la Fondation « Le chemin de la Paix », en collaboration avec l'Observateur envoyé par le Saint Siège aux Nations Unies, dirige ses activités, en premier lieu mais pas exclusivement, sur le plan international des Nations Unies. Cette Fondation a été établie dans le but de diffuser le message de paix par lequel l'Eglise catholique s'efforce de « *guider nos pas sur le chemin de la paix* » (Luc, 1, 79). Elle accomplit cette mission en finançant des conférences, des forums éducatifs pour étudier l'Enseignement social de l'Eglise et les déclarations de la Commission Justice et Paix du Saint Siège. Elle finance aussi des projets mis en place par des organisations ecclésiales pour promouvoir la justice et la paix. (Province d'Afrique Centrale).

Prix 2007 du « Maire de Dublin »

Les Filles de la Charité sont l'un des deux Organisations qui ont reçu le **Prix 2007 du « Maire de Dublin »** en reconnaissance de leur dévouement remarquable auprès des pauvres, des malades, des personnes âgées et leur travail d'éducation auprès des enfants et des jeunes.

Le Prix du « Maire de Dublin » honore des personnes ou des groupes qui apportent une contribution particulière aussi bien à la ville qu'à ses habitants. Les Filles de la Charité servent à Dublin depuis 150 ans. Elles ont commencé leur mission en visitant les pauvres et les malades chez eux, et ensuite elles se sont investies dans les services de psychiatrie, de pédiatrie, les crèches, l'éducation et dans les services sociaux en général. Aujourd'hui, ces services continuent à se développer en collaboration avec de nombreux partenaires. (Province d'Irlande).

Prix 2007 « Le Cœur d'or »

En mai 2007, à Florence, l'association « 50 et Piu Fenacom » liée à la « Confcommercio » (Confédération générale du Commerce) a attribué le **Prix du Cœur d'or** à Sœur Rosalba Sacchi.

Tous les deux ans, cette association attribue un prix à 10 personnes, une par Province, qui se sont engagées particulièrement dans le monde du social et du volontariat. Au cours de la cérémonie, ont été retracés les moments principaux de la vie de Sœur Rosalba, de sa vocation, de son service parmi les taudis de Rome, le temps de sa charge de Visitatrice de la Province de Rome, sa mission au sein de l'Institut Thévenin et son rôle de Directrice de la Caritas diocésaine de Arezzo-Cortona-Sansepolcro qu'elle exerce depuis plus de 10 ans avec dévouement et sens de sa responsabilité. La joie est grande parmi les Sœurs de la Province de Rome qui servent discrètement auprès des enfants, des filles mères, des personnes âgées... (Province de Rome).

Prix spécial du « Jury » 2007

Il y a peu de temps, en Irlande, la « Maison de l'Afrique » a accueilli la 5^e remise de Prix de « la Journée des Réfugiés ». L'objectif de ce Prix est de mettre en relief les réalisations d'un pays pour des demandeurs d'asile et des réfugiés.

Le Centre vincentien pour les Réfugiés, où travaille Sœur Breege Keenan, a été le premier centre en Irlande pour les demandeurs d'asile et les réfugiés. Très vite, il est devenu le modèle pour la création d'autres centres. Sœur Breege y travaillant sans relâche depuis 9 ans, a reçu le Prix spécial du « Jury » 2007 en reconnaissance de ses nombreuses initiatives en faveur de la justice sociale. (Province d'Irlande)

Mère Suzanne Guillemin
1906 – 1968

Fille de Dieu – Fille de l’Eglise
Supérieure générale de la Compagnie

IV – MERE GUILLEMIN ET LE CONCILE VATICAN II

INTRODUCTION

Le 25 janvier 1959, le Pape Jean XXIII adressa aux Cardinaux présents à Rome, jour de la cérémonie de clôture de la Semaine de prières pour l’Unité de l’Eglise à Saint-Paul-hors-les-Murs, une allocution solennelle. Il s’agissait là d’un Consistoire secret extraordinaire, réunissant 18 cardinaux dans le monastère Saint Paul.

Après avoir parlé de quelques points importants concernant sa responsabilité d’évêque de Rome et de Pasteur suprême de l’Eglise universelle, le Pape s’inspirant de coutumes séculaires de l’Eglise, annonça trois événements de la plus grande importance à savoir un synode diocésain pour Rome, la célébration d’un Concile œcuménique pour l’Eglise universelle et la mise à jour du Code de Droit Canon :

« C’est avec un peu de tremblement d’émotion, dit le Pape, mais en même temps avec une humble résolution dans notre détermination, que Nous prononçons devant vous le nom d’une double célébration : un Synode diocésain pour Rome et un Concile œcuménique pour l’Eglise universelle. Pour vous, vénérables frères et chers fils, il n’est pas nécessaire de nombreuses explications touchant la signification historique et juridique de ces deux propositions. Elles conduisent heureusement à la mise à jour attendue et souhaitée du Code de Droit Canon qui devrait accompagner et couronner ces deux exemples d’application pratique de dispositions de discipline ecclésiastique que l’Esprit du Seigneur viendra nous suggérer le long du chemin... »

Le lendemain, la nouvelle est connue dans le monde entier. Quelques temps après, le Cardinal Tardini expliquera aux représentants de la presse mondiale ce que sera le futur Concile œcuménique. Toutes les grandes agences de presse, les journaux les plus importants, les stations de radio et autres services de presse étaient représentés. Le Cardinal expliqua d’abord ce qu’est un Concile œcuménique. Il n’est pas superflu de rappeler, ici, la définition donnée : *« L’assemblée de tous les évêques de l’Eglise catholique et des autres prélats qui en ont le droit pour étudier et résoudre ensemble, avec le Pape et sous son autorité, les plus importants problèmes doctrinaux et disciplinaires qui intéressent la vie de l’Eglise »*⁹.

Le Cardinal mit ensuite en lumière le but du Concile, qui participera au Concile, la durée, la date, où en sont les travaux de la Commission anté-préparatoire. Il fut aussi question de la langue utilisée : la langue latine est la plus adaptée pour exposer avec précision, clarté et concision les concepts de la doctrine et les règles de la discipline. Le Cardinal a ajouté *« que, pour le moment, on ne pense pas aux traductions simultanées avec casque d’écoute. Car, en matière de foi, un mot mal rendu ou, tout le moins, non exactement, pourrait donner lieu à confusion »*.

Les participants ont posé les questions de leur métier. Pour tranquilliser les journalistes, le Cardinal les a assurés que la constitution d’un bureau de presse sera prévue qui leur donnera la possibilité d’avoir des informations précises et opportunes sur les diverses phases du Concile.

⁹ Documentation Catholique p. 1499

PREPARATION DU CONCILE

En 1959, au moment de l'annonce de ce grand événement pour l'Eglise, Sœur Guillemin était Sœur Servante à la Centrale des Œuvres, ajoutant à ses préoccupations quotidiennes, celles de l'Eglise de France. Mais le Concile était pour son esprit et son cœur une grande joie qu'elle exprimera facilement dans ses rencontres avec les Sœurs soit aux sessions, soit dans sa communauté et même au niveau de rencontres nationales. A l'époque, elle ignorait ce qui l'attendait pour la troisième session du Concile œcuménique à Rome.

Il semble utile de donner un bref aperçu de la préparation, de l'organisation et de la visée œcuménique de Jean XXIII, à plus de 40 ans après cette convocation.

Le 17 mai 1959, le Pape décide de lancer **une consultation universelle des évêques**. Il fait appel à la libre expression des Pères conciliaires :

« ... je prie instamment Votre Excellence, de bien vouloir envoyer à cette commission pontificale, en toute liberté et sincérité, les remarques, conseils, vœux que la sollicitude pastorale et le soin des âmes suggéreront à Votre Excellence, **sur les matières et sujets qui pourront être discutés au prochain Concile** »¹⁰.

Plus de 2000 réponses parviennent à Rome. Ces réponses, classées par pays, ont permis de dégager près de 9000 propositions destinées à orienter le travail des commissions préparatoires. Ces renseignements ont été publiés bien après le Concile.

PREPARATION IMMEDIATE DE 1960-1962

Le jour de la Pentecôte 1960, Jean XXIII ouvre la phase préparatoire du Concile. Un motu proprio rappellera la visée du Pape à l'égard du Concile : « travailler au renouveau de l'Eglise et à l'union des chrétiens ».

L'organisation est confiée à 11 Commissions et à 3 Secrétariats. Chaque Commission est présidée par un Cardinal et la Commission Centrale par le Pape. Le travail se fait dans le plus grand secret. Les textes sont élaborés par des sections de spécialistes, proposés ensuite à l'assemblée générale de la Commission qui les amende. Ce sont ces schémas qui seront envoyés aux Pères pour étude. Les critiques arrivent. Le constructif apporte des lumières : le Cardinal Suenens propose un schéma sur l'Eglise, et l'Archevêque de Milan, le Cardinal Montini, mentionne l'ecclésiologie comme thème important.

La Compagnie a la joie de voir la Congrégation de la Mission participer aux travaux du Concile.

MEMBRES PARTICIPANTS :

Mr Slattery, Supérieur général de la Congrégation de la Mission
Le Cardinal Sidarous, Patriarche des Coptes catholiques d'Egypte
21 Evêques Lazaristes : 10 d'Amérique Latine, 4 d'Afrique, 6 d'Asie.

POUR LA PREPARATION DU CONCILE :

4 consultants :

Mr Slattery : Commission Discipline du Clergé et du Peuple chrétien
Mr Bugnini : Commission de liturgie
Mr Rossi : Commission de théologie
Mr Diebold : Secrétariat pour l'Union des Chrétiens.

2 membres de Commissions

Mr Menichelli : membre de la Commission de l'Apostolat des Laïcs
Mr Pizzoni : membre de la Commission de liturgie

¹⁰ Histoire du Concile Vatican II, Tome 1 – Le Cerf

La préparation spirituelle, due à l'initiative du Pape fut un message radiophonique « l'Eglise doit faire entendre sa voix ».

En train, le Pape fait un pèlerinage à Lorette et à Assise.

Toute la préparation spirituelle se conclut par une procession de Sainte Marie Majeure à Saint Jean de Latran avec prière à l'Esprit-Saint pour la réconciliation.

OUVERTURE DU CONCILE

11 octobre 1962, cérémonie liturgique d'ouverture très solennelle et imposante par le nombre des participants. Près de 2400 évêques, des ambassadeurs étrangers, 86 missions extraordinaires envoyées à Rome pour 79 gouvernements, 7 organismes internationaux parmi lesquels le Conseil de l'Europe, plus de 1000 journalistes présents.

Les « observateurs », une cinquantaine, occupent les places d'honneur. Parmi les invités du Pape se trouvaient Roger Schülz, Max Thurian et le philosophe français Jean Guitton.

De l'important discours de Jean XXIII, « l'Eglise doit se tourner avec optimisme vers l'avenir », deux affirmations du Pape méritent d'être relevées :

*« Il arrive souvent que, dans l'exercice quotidien de notre ministère apostolique, **nos oreilles soient offensées** en apprenant que ceux qui, bien qu'enflammés de zèle religieux, manquent de justesse de jugement et de pondération dans la façon de voir les choses. Dans la situation actuelle de la société, ils ne voient que ruines et calamités... Ils se conduisent comme si l'histoire, qui est maîtresse de vie, n'avait rien à leur apprendre... Il nous semble nécessaire de dire **notre complet désaccord** avec ces prophètes de malheur qui annoncent toujours des catastrophes, comme si le monde était près de sa fin ».*

Un deuxième point est souligné par le Pape : « *L'Eglise n'a jamais cessé de s'opposer aux erreurs. Elle les a même souvent condamnées et très sévèrement. Mais aujourd'hui, l'Eglise du Christ préfère **recourir au remède de la miséricorde** plutôt que de brandir les armes de la sévérité...* »

DEROULEMENT DU CONCILE

Un règlement a été promulgué. L'obligation du secret est solennellement affirmée et scellée par un serment pour les membres du Secrétariat général. Le latin est la seule langue admise dans les séances publiques et les « congrégations générales ».

Le Concile commence le 13 octobre par un certain malaise : élire les membres des Commissions sans connaître les personnes ». Le Cardinal Liénart, évêque de Lille (France) membre du Conseil de présidence, demande de surseoir au vote. L'affaire est importante, « *car les Pères devaient tâcher de munir le Concile du concours des plus qualifiés d'entre nous pour assurer son bon fonctionnement. Mais comment les découvrir dans cette immense assemblée, alors que nous ne nous connaissons pas encore ?* » La séance est suspendue, les Pères auront trois jours pour la consultation.

En règle générale, le Pape n'assistait pas aux séances de travail du Concile. Sa présence ne doit pas entraver la liberté de paroles des Pères conciliaires. Chaque séance débute par la célébration de la sainte messe par l'un des Pères conciliaires sur l'autel de l'aula, en général selon le rite latin, parfois en rite oriental. Après l'intronisation de l'Evangile sur l'autel du Concile, le président prononce la prière d'ouverture.

Mère Guillemin, à partir de la troisième session, à laquelle elle était admise comme Auditrice, tenait énormément à cette messe. Elle en parlait avec une ferveur impressionnante : « *Pour rien au monde, j'aurais manqué à cette messe, si nécessaire au travail de chaque jour...* »

LA METHODE DE TRAVAIL

La durée d'un discours est limitée à dix minutes, souvent les orateurs parlent au nom d'un groupe car les rencontres permettent des relations avec d'autres nationalités. Il arrive que des Européens reçoivent ces Africains le mandat de parler en leur nom. Ceci ne veut pas dire que l'Afrique n'a pas osé s'exprimer. Le Père Henri de Lubac, Jésuite devenu Cardinal, théologien du Concile, raconte le fait suivant :

« J'aime rappeler que la plus belle intervention entendue dans Saint Pierre au sujet du schéma de la Révélation fut celle de Mgr Zoungrana, Archevêque de Ouagadougou (Burkina Faso), parlant au nom de 67 évêques africains. 'Fondamentalement, disait-il, le Christ est lui-même la Révélation qu'il apporte'. Il appuyait son dire sur des textes recueillis dans la liturgie et sur le célèbre passage de saint Jean de la Croix dans la montée du Carmel. 'Les vérités à croire et les devoirs à remplir, concluait-il, ont besoin d'être considérés davantage dans leur rapport à une personne vivante. Dites au monde que la divine révélation, c'est le Christ. **IL faut que le beau visage du Christ resplendisse mieux dans l'Eglise. C'est par là que vous renouvelerez les prodiges d'amour et de fidélité qui brillaient dans l'Eglise primitive.** »

L'impression de ces paroles sur l'assemblée fut grande. ON peut dire que ce jour-là, l'Eglise d'Afrique joua au Concile un rôle de premier plan.

Tous ces discours, tenus en grande partie en latin, ont été enregistrés. Les scrutins avaient lieu au moyen de bulletins particuliers. Les décisions étaient transmises au Pape dont la confirmation était nécessaire.

LES SESSIONS DE 1962 ET DE 1963

1^{ère} session

Le schéma sur la liturgie est adopté après discussion. Par contre le schéma sur la Révélation est refusé.

Le Pape Jean XXIII meurt avant la 2^{ème} session. Il est remplacé par le Cardinal Montini qui prend le nom de Paul VI

2^{ème} session

Elle s'ouvre le 29 septembre 1963. Cérémonie d'ouverture plus simple, les évêques ne sont plus placés par ordre hiérarchique et Paul VI entre dans la basilique à pied. Le 21 septembre, huit jours avant l'ouverture de la session, Paul VI prononça devant 1200 cardinaux, prélats et collaborateurs des dicastères romains, un discours de grande importance « La réforme de la Curie » et il précisait « un renouvellement des relations entre l'épiscopat et la Curie ». L'événement-clé de la 2^{ème} session fut le voyage de Paul VI pour rencontrer le patriarche Athénagoras.

3^{ème} session

Dom Helder Camara, du Brésil, avait l'habitude de tenir son journal du Concile pour l'envoyer régulièrement à sa chère famille de Sao Joakim, dont deux lettres nous intéressent particulièrement.

Lettre du 6 octobre 1963 : L'idée que, si Dieu le veut, nous ferons avancer dans l'œcuménisme, au moins pour la 3^{ème} session, est de convoquer des représentantes des Religieuses. Les évêques, les prêtres et les laïcs sont au Concile. Les religieuses, non. Et pourtant elles sont une grande force de dévouement à l'Eglise et au prochain. Il y a même l'idée, poussant encore plus loin la pensée de leur confier tout ce qui n'est pas strictement sacerdotal...

Lettre du 15-16 septembre 1964 : ... Nous allons proposer deux Commissions post-conciliaires : une première pour aider à l'adaptation des Séminaires au temps d'aujourd'hui, une seconde pour aide la promotion apostolique des religieuses...

Paul VI à des religieuses

Le 8 septembre 1964, en la fête de la Nativité de Marie, le Saint-Père a célébré la messe dans la grande salle des audiences à Castel Gandolfo devant les religieuses du diocèse d'Albano, y compris les moniales tenues à la clôture. Dans l'allocution qu'il leur adresse, se trouve le passage suivant :

« ... Nous croyons que le jour est venu où il faut mettre en plus grand honneur la vie religieuse féminine et lui donner une plus grande efficacité. Et nous croyons que cela peut se faire en perfectionnant les liens qui unissent la vie religieuse à la vie de l'Eglise tout entière. Nous vous faisons à ce propos une confiance : nous avons donné des instructions pour que quelques femmes qualifiées et pieuses assistent comme **auditrices** à plusieurs cérémonies solennelles et à plusieurs congrégations générales de la 3^{ème} session du II^e Concile Œcuménique du Vatican, c'est-à-dire aux congrégations au cours desquelles seront discutées des questions pouvant intéresser particulièrement la vie de la femme. Nous aurons ainsi pour la première fois, peut-être, présente dans un Concile œcuménique une représentation féminine, peu nombreuse, bien sûr, mais significative et en quelque sorte symbolique – de vous, religieuses d'abord, et

ensuite, des grandes organisations féminines catholiques afin que la femme sache combien l'Eglise l'honore dans la dignité de son être et de sa mission humaine et chrétienne... »¹¹

Le 24 septembre, l'Osservatore Romano publiait la liste des élues et Mère Guillemin, Supérieure générale des Filles de la Charité de saint Vincent de Paul était sur la liste des « auditrices » au Concile, catégorie nouvelle parmi les autres. Tous les termes utilisés qualifiaient les participants.

Les observateurs sont des invités provenant des confessions non-catholiques. Ils assistent aux « congrégations générales » sans avoir droit, ni à la parole ni au vote. Chaque mardi, le Secrétariat pour l'Unité organise pour eux une réunion où il commente l'actualité conciliaire et sollicite leurs réactions.

Les experts du Concile, désignés par le Pape, assistent aux congrégations générales, mais n'y parlent que s'ils sont interrogés et n'ont pas le droit de vote.

Les experts privés, choisis par les Pères, peuvent les conseiller, mais n'assistent pas aux congrégations générales. Ils sont cependant tenus par **le secret**.

A partir de la 2^{ème} session est introduite la possibilité d'inviter des experts et **des auditeurs laïcs** qui peuvent assister aux congrégations générales.

Le 12 novembre 1964, Monseigneur Huygue, évêque d'Arras (France), avait demandé dans son intervention que les religieuses auditrices soient admises à travailler avec la Commission conciliaire des religieux comme les auditeurs laïcs ont été admis à travailler à la Commission conciliaire de l'Apostolat des Laïcs. La note de l'évêque faisait remarquer que « *l'on ne peut confondre les diverses formes, vie religieuse masculine et vie religieuse féminine... ces formes comportent d'assez sensibles différences pour qu'il paraisse nécessaire d'en tenir compte* ».

Mère Guillemin entre au Concile dès l'ouverture de la 3^{ème} session, le 29 septembre 1964. Les auditrices sont placées dans la tribune des experts sur le côté droit de la table de présidence et des Cardinaux modérateurs. Sœur Rohou, Assistante générale, reçoit la missive familière donnant ses impressions :

« Sans phrases, je peux dire tout simplement : c'est simple et grand... Voir est vraiment tout autre chose qu'entendre dire ... Le Cardinal Antonuiti est venu deux fois me dire sa joie du changement accompli dans notre habit, la seconde pour m'apporter un dessin humoristique sur l'envol de la cornette. Tout cela, c'est l'extérieur et tout cela a bien vite disparu lorsque la messe a commencé. Il n'y a pas d'impressions à donner, les mots ne peuvent rendre la vérité. C'est déjà un peu la cité céleste ; c'est en tout cas l'Eglise... puis le travail a commencé : interventions et votes. Je craignais de ne pas comprendre, mais un Dominicain a été chargé de nous traduire ce qui se disait. Il l'a fait de façon simple et si fraternelle que ce n'était en aucune manière gênant et que nous avons tout suivi parfaitement... Demain matin, les nouveaux auditeurs et auditrices doivent arriver un quart d'heure à l'avance pour prêter serment ; je suppose que c'est le serment de ne pas révéler ce qui se dit au Concile, ce qui met une limite à mes épanchements... »

Mère Guillemin ajoute à ces lignes une remarque d'observation : « *Dès l'entrée dans Saint Pierre, un spectacle émouvant ne pouvait manquer d'attirer l'attention : dans le transept où réside le Saint Sacrement, c'était la prière et la confession des Pères conciliaires : 100 ou 200 se trouvaient parfois à genoux, en adoration, tandis que d'autres attendaient debout auprès des confessionnaux portant l'annonce de leur langue, avant de s'agenouiller pour recevoir humblement l'absolution. Souvent au milieu des Evêques en prière, nous pouvions remarquer quelque observateur protestant, notamment les deux Frères de Taizé, plongés dans une adoration fervente. L'on se sentait baigner dans une atmosphère ardente d'appel à l'Esprit-Saint, de recherche commune, d'œcuménisme en un mot... »*

Mère Guillemin décrit les matinées du Concile comme une longue méditation sur les problèmes de l'Eglise où l'on élargit singulièrement sa vision du monde.

Le schéma sur la vie religieuse est en chantier. Avant le vote, les évêques voulaient s'éclairer davantage. Le Cardinal Marty du diocèse de Paris s'adresse à Mère Guillemin. Elle accepte, ayant réfléchi

¹¹ Documentation Catholique septembre 1964, p. 1171

et nourri sa réflexion depuis des années. Cette conférence lui sera demandée par les évêques africains au début de l'année suivante.

Voici le texte intégral de sa conférence aux Evêques de France à Rome, le 26 octobre 1964,

CONFERENCE AUX EVEQUES DE FRANCE A ROME, 26 OCTOBRE 1964

LES PROBLEMES DE LA VIE RELIGIEUSE FEMININE

INTRODUCTION

REMARQUE PRELIMINAIRE

A remarquer que nous ne parlons ici que de la **Vie Religieuse active**, laissant de côté ce qui concerne la vie contemplative que je ne connais qu'imparfaitement. Suffisamment pourtant pour pressentir de graves difficultés ; il semble bien que l'on ne doive pas vivre la vie contemplative au XXe siècle comme on la vivait voici deux ou trois cents ans.

En France, nous nous sommes préoccupées du problème, et les Supérieures majeures ont vivement souhaité qu'une religieuse de vie contemplative puisse venir prendre part à leurs travaux. Un siège leur avait été réservé au sein de la Commission permanente de l'Union, mais l'autorisation nécessaire n'a pas été donnée.

QUELQUES LIEUX COMMUNS

Pour toute Congrégation, l'heure est grave même pour celles qui n'ont pas encore absolument conscience, parce qu'elles sont dans des pays peu touchés par la crise.

* L'extraordinaire évolution du monde, en ses connaissances scientifiques, en ses acquisitions techniques, en sa pensée philosophique et ses idéologies ; la socialisation du monde, la promotion de la femme dans la société et celle du laïc dans l'Eglise, **transforment profondément le contexte sociologique et ecclésial** dans lequel nous nous inscrivons.

Evidemment cette transformation **affecte la mentalité des jeunes** qui viennent à nous et qui formeront les Congrégations de demain. Ces jeunes, il faut les comprendre, les apprécier, les aider à **mettre au service de Dieu les très vastes possibilités de leur génération**, et non pas les vouloir semblables à nous.

* Parallèlement, il nous faut **revoir et modifier notre propre mentalité**, nos habitudes de vie, parfois même les structures de nos institutions et notre mode d'action.

Entrer activement dans la marche de l'Eglise, et s'adapter au monde d'aujourd'hui **sont question de vie ou de mort** pour une communauté ; et, ce qui est plus grave encore, de fidélité ou de trahison à sa vocation dans l'Eglise.

LES PROBLEMES DE LA RELIGIEUSE DE VIE ACTIVE

Ils rejoignent ceux de l'homme contemporain

On a trop tendance à considérer la religieuse comme un être à part, retiré du monde, n'en connaissant et n'en ressentant guère les mouvements.

Or, par la trame active de notre vie, **nous sommes de ce monde** et, sous bien des aspects, **nous vivons son évolution au même titre que n'importe quel homme**. Je n'ai pas dit : par la « partie » active de notre vie, j'ai dit : par la « trame » active de notre vie. Notre vie religieuse n'est pas une part de notre vie, dont l'autre serait l'action ; notre manière d'aller à Dieu, notre mode d'union à Lui, et le lieu de notre

contemplation, se situent dans notre action, dans la rencontre des gens que nous côtoyons à cette occasion. « Une sœur ira dix fois le jour trouver les pauvres, dix fois le jour, elle y trouvera Dieu » dit saint Vincent.

Il faut dire cela avant d'aborder le problème. On nous assimile trop souvent, dans les relations, dans les conseils donnés, dans la direction spirituelle, à des moniales. C'est une de ces erreurs de base qui faussent les données d'un problème.

Le lieu de notre vie religieuse, c'est le monde, et nous en subissons l'oppression comme tout autre de nos contemporains.

On pourrait citer bien des exemples. Je me contente d'un petit résumé que mes contacts avec le pauvre « Français moyen » m'ont révélé bien vrai. Il vit, la plupart du temps, en une sorte d'écartèlement :

- entre ses possibilités d'homme moyen et les exigences scientifiques et techniques d'une civilisation élevée au niveau d'un presque surhomme.
- Entre ses besoins profonds de réalisation et d'équilibre personnels, et l'empiètement d'une socialisation qui l'asservit dans tous les domaines.
- Entre les perceptions directes et familières, humainement audibles dans son entourage proche, et la multiplication des grands appels universels transmis par les ondes.
- Entre ses habitudes de pensée, ancestrales et sociologiques, et les grands courants de la pensée contemporaine qui se présentent à lui avec tous les artifices de la propagande.
- Entre son besoin naturel de calme, de silence, et l'envahissement du bruit ainsi que l'accélération du rythme.

Il est le lieu où retentissent de multiples appels l'invitant à s'arracher à une manière d'être, de vivre, de penser, pour se dépasser lui-même. Cet état de tension, vécu évidemment à des degrés d'acuité très divers selon les individus et les circonstances, paraît être une des caractéristiques de notre époque, encore imprégnée d'une civilisation dépassée, et violemment attirée vers un renouvellement radical de toutes choses, un ordre nouveau encore mal équilibré.

Nous, religieuses, comme tous nos contemporains, nous vivons cela : nous sommes tentées de trouver notre point d'appui dans des habitudes et des traditions, et notre sécurité par référence au passé ; tandis que, d'autre part, nous sommes sollicitées, attirées, même violemment vers une conception nouvelle des choses, encore peu fixée, et que finalement, nous avons charge, avec tous nos frères, de chercher et de découvrir. C'est une situation beaucoup moins confortable que celle des générations qui nous ont précédées ... beaucoup plus exigeante.

Il n'est pas de fidélité vraie en-dehors de cette recherche ; la fidélité de notre temps ne peut être que dynamique, et non statique.

LES PROBLEMES DE LA RELIGIEUSE EN SON ACTION

Ils rejoignent ceux du chrétien engagé dans le monde

Le chrétien engagé dans le monde travaille en vue de l'ordre nouveau entrevu ; **il apporte sa part à la construction du monde** technique et socialisé de demain. Mais, il se sépare de ce monde par la visée de foi qui anime son action. Si sincère, si totale que soit son adhésion au monde, il doit s'en dissocier en maintes circonstances s'il est fidèle à son baptême. La vie du chrétien, écartelé entre le monde et dieu par les options révélatrices de sa foi, fait scandale, est un signe, un appel que Dieu adresse au monde.

De ces chrétiens, font partie les religieuses que nous sommes. Avant de songer à un témoignage spécifiquement religieux, nous avons à porter le témoignage chrétien, dans la vie et dans la profession ; et cela peut-être l'avons-nous trop longtemps et trop souvent oublié ?

Avant de penser « religieuse », ou plutôt comme fondement, comme trame à notre témoignage religieux, nous avons à vivre en techniciennes et en professionnelles chrétiennes dans un monde socialisé. Quelques exemples des problèmes posés par cette situation :

LA SURCHARGE, UNE CERTAINE TENSION NERVEUSE

On a beaucoup dit de la religieuse, surtout de la religieuse d'action sanitaire et sociale, qu'elle était surchargée, fatiguée, tendue ; et cette remarque a souvent été faite comme un reproche. Sans doute, certaines vie religieuses justifient ce reproche (refus d'une organisation nouvelle, refus d'accepter une collaboration laïque, refus du repos et des détente nécessaires) : cependant, la plupart du temps, il n'y a pas faute ; mais, face à des situations si nouvelles qu'elles exigent la révision radicale d'un mode de vie, le point d'équilibre n'a pas encore été trouvé ou n'a pu être atteint. Mais, pourrions-nous dire, ceci est-il particulier à la vie religieuse ? Quel est l'ouvrier, quel est l'homme d'affaires, quel est le médecin, quelle est la mère de famille, qui ne se plaigne à juste raison « de n'avoir plus le temps de vivre » et qui ne soit à la recherche d'une existence « plus humaine » ?

Il y a là, sans doute, une question d'aménagement de la vie, et c'est la grave responsabilité des supérieures que d'y pourvoir. Il y a aussi un nouveau genre d'ascèse, propre à la vie religieuse active ; ascèse qui soit nous être d'autant plus chère qu'elle rejoint le problème du monde et particulièrement du monde ouvrier, écrasé par un ordre de choses auquel il ne peut remédier que difficilement et lentement.

Ce n'est pas tellement en fonction de la vie religieuse, mais en fonction de son insertion dans le monde que la religieuse, à l'instar de l'homme et du chrétien du XX^e siècle, subit les tensions inhérentes à son époque.

LA SOCIALISATION ET LES COLLABORATIONS QU'ELLE ENTRAINE.

Inserée dans une profession, la religieuse en vit les exigences, doit en observer les lois et l'exercer avec toute la technicité voulue. Elle assume cette profession dans un monde socialisé et voit son action se nouer avec celle de collaborateurs nombreux et de professions collatérales. Elle se trouve en dépendance, ou en relations avec de multiples organismes publics ou privés. Tout un réseau d'obligations sociales ou administratives, sereinement ignorées de nos œuvres d'antan, pèse sur elle au même titre que sur ses collègues.

Services administratifs, services sociaux, mouvements d'action catholique, de formation catéchétique et autres, etc.

Les relations humaines et quotidiennes ont connu un accroissement considérable. Autrefois, la Sœur, dans un service hospitalier, se trouvait seule avec 3 ou 4 employés ; le médecin, soignant toutes les maladies, régnait dans le service où il passait deux fois par jour et où on le vénait comme un père.

Maintenant, l'hospitalière voit l'équipe soignante s'hypertrophier de plus en plus. Une religieuse occupant un poste de surveillante dans un Centre hospitalier universitaire (C.H.U.) peut avoir, en moyenne, jusqu'à 175 personnes qui attendent quotidiennement d'elle soins et réconforts, directives et orientations dans leur travail, ou collaboration.

Le groupe humain où elle se situe peut comprendre, comme dans un cas précis en C.H.U. : 125 malades, 1 professeur, 4 Assistants, 10 internes, 16 infirmières diplômées d'Etat, 8 aide-soignantes, 15 agents hospitaliers, 8 élèves-infirmières 2^{ème} année, 4 élèves-infirmières 1^{ère} année, soit **187 personnes**, sans tenir compte des étudiants en médecine, du kinésithérapeute, de la diététicienne, des deux secrétaires médicales, avec lesquels il existe des échanges journaliers et à quoi il faut ajouter les contacts quotidiens avec les familles des malades. Ainsi, peu à peu, le centre unique d'action concrète de la religieuse s'amplifie, ne se limite plus au malade, à l'enfant, à la personne en détresse ; l'ensemble humain qui gravite autour d'elle requiert aussi l'attention, la sympathie agissante, et tout ce surplus mal défini que l'on attend inconsciemment de la religieuse.

On pourrait détailler aussi les relations de l'assistante sociale, celles de la soignante à domicile avec son terrible problème du nombre et des urgences. Je parle moins de l'éducatrice paroissiale, elle est moins professionnelle, mais doit peut-être tendre à l'être plus. Elle a un gros problème d'horaire à ajuster à celui des gens.

LE REGNE DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNIQUE

Il est riche d'exigence et recèle plusieurs dangers. Au sein de nos équipes professionnelles ou humaines, nous collaborons d'abord en techniciennes ; pour nous comme pour tous les autres, il existe à travers les nouvelles découvertes, un certain dynamisme intellectuel qui oriente vers ce que l'on a appelé « le déterminisme médical ». Le milieu hospitalier, où se remportent tant de victoires sur la nature et sur la mort, où l'intelligence humaine fait reculer tous les jours les limites de l'impossible, devient **facilement destructeur de la foi** ; il faut à la religieuse qui y travaille des racines théologiques plongeant dans une doctrine éclairée, et une vie spirituelle profonde ; sinon, elle perdra la vue chrétienne qu'elle doit avoir des choses et des gens.

Le malade, dans tout cet ensemble technique qui le sauvera peut-être, mais qui l'inquiète, a impérieusement besoin d'autre chose. Citons un fait :

Dans un hôpital récemment ouvert, est mis en une pièce voisine de la salle de réanimation ce nouvel appareil qui réalise à distance l'enregistrement simultané de la température, du pouls et de la tension. Si celle-ci s'effondre, un sifflement aigu alerte la personne de garde. Une nuit de veille, la religieuse-responsable, ne pouvant se résoudre à être simple observatrice de ce tableau de bord, passe dans la chambre où le malade, en principe, doit être dans une demi-inconscience. A sa grande surprise, celui-ci a le regard anxieusement tourné vers la porte. Il est dans l'incapacité de parler, mais sa main s'agrippe au tablier de la sœur et son regard désigne la chaise auprès du lit.

Cette exigence jumelée des techniques professionnelles et de l'attention à donner au malade oblige la religieuse à demeurer constamment en éveil. L'adhésion qu'elle donne à l'évolution scientifique de sa profession, et qu'elle assume techniquement comme **un devoir de justice** à l'égard des malades, ne doit pas amenuiser en elle le sens de la personne humaine, fils de l'homme et fils de Dieu. Son attitude modèle souvent celle de l'équipe qui a besoin de cette référence pour demeurer présente aux besoins du malade, concernant le plan biologique, sans doute, mais aussi le plan psychologique et spirituel. (Sa présence est parfois une gêne, toujours un rappel).

Cette vie d'équipe n'est pas sans poser aussi ses problèmes à l'intérieur du service hospitalier ; le « Patron », maître de la science et ordonnateur de la technique, est aveuglément écouté et obéi ; et, s'il a, comme beaucoup l'ont aujourd'hui, le sens de la collaboration et la préoccupation de réunir autour de lui toute son équipe en une pensée commune, il devient presque un dieu. Autour de lui se soude l'équipe hospitalière, attelée aux mêmes tâches, dévouée au même service, fixée sur la même recherche, et des liens profonds se créent. La religieuse vit en cette équipe la majeure partie de sa vie. Il se crée obligatoirement entre elle et les autres membres de l'équipe, des liens d'esprit et même de cœur (ce contre quoi je ne m'élève pas). Mais, quelle force et quelle douceur de vie commune ne faut-il pas, pour que demeurent prépondérants les liens de communauté, et l'amour unique du Christ, en quoi réside la chasteté ?

NECESSITE D'UNE FORMATION CONTINUE ET DES SPECIALISATIONS.

De notre temps, une formation n'est jamais terminée. Sans cesse, la religieuse est sollicitée vers un ordre nouveau, une découverte nouvelle de la technique ou de la science ; elle doit travailler à se hausser à un niveau supérieur de celui où elle est déjà parvenue. Un cas :

Une Surveillante de service de médecine d'un Centre hospitalier universitaire est envoyée par ses Supérieurs à l'école de Cadres d'infirmières et de monitrices, pour se préparer à assumer avec plus de compétence, et avec les titres exigés, la charge qu'elle assure déjà. Cependant, la décision est prise entre temps d'ouvrir le service dont elle s'occupe au traitement des maladies métaboliques. Il s'agit là d'une spécialité précise exigeant un approfondissement de la pathologie rénale et particulier, et de toutes les maladies métaboliques en général. Cette responsabilité supplémentaire ne peut être prise pas la Surveillante, sans une familiarité certaine avec la diététique, les médicaments spécifiques, les méthodes d'épuration sanguine, rein artificiel, etc. Dès son retour, en possession de son diplôme de Surveillante, cette religieuse a dû repartir pour un stage en service spécialisé. Il lui aurait été impossible sans cela de coordonner le travail de son équipe soignante avec celui de l'équipe médicale.

Comme tout homme de nos jours, la religieuse est donc tendue vers une perfection professionnelle que le progrès recule toujours. Elle doit demeurer valable dans sa branche, se maintenir à jour des dernières acquisitions, et cependant ne pas céder à l'attrait de la science pour la science ; garder une manière à elle de vivre en technique, de l'humaniser dans ce monde qu'elle risque d'asservir, de la réintégrer dans son rôle qui est « de service ». chez la professionnelle, le métier est dominant ; chez la religieuse, il est, il doit être le véhicule de l'amour. **Savoir domestiquer la technique** en considération du seul bien de l'homme, donner, dans tous les gestes techniques, le primat à la compréhension, à l'attention pour celui qui le subit, en un mot à la charité, n'est-ce pas déjà, indirectement, annoncer Dieu ?

Enfin, **LA FAÇON DE CONCEVOIR L'APOSTOLAT** n'est pas non plus sans apporter son contingent de problèmes nouveaux.

Je donne seulement deux exemples courts et sans commentaires ; tirés toujours de la vie à l'hôpital qui est décidément le lieu d'expérience privilégié.

Autrefois, les directives données aux Sœurs des hôpitaux leur apprenaient à se préoccuper du malade pendant son séjour à l'hôpital : à faire son possible pour l'amener à recevoir les sacrements. En résumé, disait saint Vincent, « *préparer le malade à bien mourir, et s'il tend à la guérison, à mieux vivre* ». Et la notion du détachement religieux, celle du temps à sauvegarder, intervenaient alors pour interdire les relations avec les malades sortis de l'hôpital.

Maintenant, par la grâce de Dieu et ... de la technique, on meurt de moins en moins à l'hôpital ; les séjours y sont de plus en plus courts, et la préoccupation sera, bien souvent, moins de souhaiter une « conversion » sur place, visible et rassurante, que d'apporter une pierre au travail de la grâce, et d'aider à une orientation. Un chirurgien, grand chrétien, disait à un groupe de religieuses en session : « *Il faut créer des liens avec vos malades et autour d'eux ; faire en sorte qu'ils ne sortent jamais du service sans avoir été rattachés à quelqu'un de leur paroisse, un prêtre ou un militant* » ; et il expliquait sa technique. Ceci est relativement facile dans un hôpital de moyenne importance, mais dans nos immenses hôpitaux universitaires !...

Autrefois, également, dans un service hospitalier, dans une école, dans les contacts quelconques avec des gens, l'influence religieuse à exercer paraissait être « la part de la Sœur ». Cette action-là lui revenait. C'était elle qui s'occupait des mourants, elle qui faisait le catéchisme dans les classes, elle que l'on appelait, que l'on introduisait dans une famille pour y parler de Dieu.

Maintenant, ce privilège (si c'était un privilège) a disparu. L'éveil des laïcs à leurs responsabilités apostoliques fait tomber le monopole ; et, partout où va se situer la religieuse, elle va devoir penser « action concertée » et tendre à ne pas agir seule ; son rôle consistera souvent, soit à préparer, soit à soutenir, soit à prolonger le rôle des laïcs.

A l'hôpital, les infirmières chrétiennes revendiquent leurs responsabilités spirituelles.

A l'école, les institutrices entendent donner elles-mêmes l'instruction religieuse.

En toute occasion, jeunes ou adultes se rattachent plus volontiers aux militants de leur milieu qu'à une Sœur.

Si cela n'est pas compris et accepté, cela crée aux religieuses un complexe de frustration...

Plusieurs mettent en doute leur propre vocation, ou l'avenir et la nécessité de la vocation religieuse. « *Je veux bien*, disait tout récemment une jeune Sœur professe de quelques années, *donner ma vie ... mais je ne veux pas la donner à quelque chose qui est sans utilité et sans avenir* ». Elle n'avait pas encore bien compris que l'on ne donne pas sa vie à quelque chose, mais à Quelqu'un.

Et nous touchons là **LE PROBLEME DES VOCATIONS**

J'en parlerai à peine. Non pas qu'il soit minime ; ou peu actuel ; il est, au contraire, urgent et d'une importance vitale.

Mais il ne me paraît pas être un problème isolé, se suffisant à lui-même.

Je crois à la pérennité de la vie religieuse dans l'Eglise.

Je crois, par conséquent, que les vocations religieuses existent, même actuellement.
Je crois, également, aux jeunes d'aujourd'hui, à leur générosité.

Ce n'est pas la volonté de Dieu qui manque, ni son appel, ni les jeunes aptes à le recevoir.

J'ose dire que ce ne sont pas non plus les péchés et les défaillances des congrégations religieuses qui posent des obstacles irrémédiables. Il ne me semble pas que nous soyons tellement plus déficientes et tellement plus coupables que les générations qui nous ont précédées.

Mais, sans que nous nous en apercevions, il s'est creusé un fossé entre le monde et nous. Nous sommes restés immobiles, et le monde a marché, et l'Eglise a marché, et nous sommes un peu ... en retard.

Il y a, entre le monde et nous, des divergences de vue, d'action, de langage, qui font que nous ne nous rencontrons pas ; ou, au moins, pas assez pour entrer en communion.

Le problème des vocations est une conséquence des différents problèmes déjà cités et de la non adaptation des congrégations à ces problèmes.

LE PROBLEME DE L'ADAPTATION

Comment aborder ce problème de l'adaptation, dont on a déjà tant et si bien parlé ?

Par une première remarque très importante, je crois. Pourquoi faut-il qu'une tournure d'esprit, un peu étrange, mais instinctive chez la majorité des religieuses, vienne assimiler **l'idée d'adaptation à celle de relâchement** ? Ceci est néfaste en deux sens opposés : d'une part, l'adaptation, pourtant si nécessaire, sera considérée comme dangereuse par les esprits d'un classicisme fervent, mais peu éclairé ; d'autre part, elle sera envisagée comme la libération de toute contrainte par des Sœurs entraînées par une ardeur apostolique douteuse.

Lorsqu'on dit « adaptation », on pense immédiatement aménagements extérieurs. Habit, logement, tenue, langage, etc. Tout ceci est d'importance secondaire, et ne devrait être que le résultat de l'adaptation véritable.

D'autres changements extérieurement contrôlables sont d'importance beaucoup plus considérables : l'adaptation de la vie et des formules de prières aux orientations liturgiques de l'Eglise. L'aménagement des horaires aux exigences apostoliques ; le mode de relations avec les familles (visites, séjour, aide en cas de besoin), avec le monde (réglementation des contacts, de la collaboration, des repas, etc.), usage des moyens modernes d'information radio, télévision, journaux, revues, lectures, etc.

Si l'on s'attache à étudier un par un ces problèmes, l'on s'aperçoit vite qu'ils sont insolubles si l'on s'en tient au plan d'une réglementation formelle. La seule solution véritable est dans l'esprit qui doit animer les décisions à prendre, sur un plan général et généralement applicable, mais aussi pour orienter le choix en chaque cas particulier.

Cela revient à dire que **le problème de l'adaptation est essentiellement un problème de conversion.**

Il ne s'agit pas de changer une manière de faire, de varier une méthode, il s'agit de se convertir, de passer de positions d'esprit habituelles à une nouvelle façon de voir et de comprendre, et finalement d'agir. Ces positions d'esprit sont parfois séculaires ; elles étaient bonnes en leur temps, car elles correspondaient à une situation. Elles ne le sont plus maintenant ; parfois aussi, elles ne sont que la déformation, par durcissement ou exagération, de ce qu'elles étaient à l'origine.

Il nous faut les reprendre et les contrôler à ce que nous pourrions appeler les deux pôles de notre conversion ; l'inspiration première des fondateurs et la recherche actuelle de l'Eglise.

Par exemple : toute congrégation doit contrôler de temps en temps si l'observance de la pauvreté demeure ce que l'ont voulue ses fondateurs, mais elle ne peut s'en tenir là et doit la contrôler également à cette sorte de pastorale de la pauvreté, cherchée par l'Eglise d'aujourd'hui.

Je ne crois pas à la conversion d'une congrégation qui ne regarde que vers ses fondateurs, et je ne crois pas davantage à la conversion d'une congrégation qui ne regarde que vers l'Eglise d'aujourd'hui.

Il me semble que si la réflexion se fait en oubliant l'un ou l'autre, elle risque l'erreur. Il faut éclairer l'un par l'autre. Ceci est particulier à chaque congrégation, dira-t-on, mais après tout, nos fondateurs n'ont jamais fait autre chose que de nous enseigner l'Evangile et, je crois bien que tous pourraient souscrire aux lignes de conversion qui semblent nous être tracées, à la fois par l'évolution du monde, et par les indications de l'Eglise.

Si elle veut être fidèle au monde, au Christ et à l'Eglise, et par conséquent à ses fondateurs,

LA RELIGIEUSE, AUJOURD'HUI, EST AMENEE A PASSER :

- D'une situation de possession à une situation d'insertion ;
- D'une position d'autorité à une position de collaboration ;
- D'un complexe de supériorité religieuse à un sentiment de fraternité ;
- D'un complexe d'infériorité humaine à une franche participation à la vie ;
- D'un souci de « conversion morale » à un souci missionnaire.

Il faut avouer que cela représente un véritable retournement de nos positions traditionnelles et que cela demande une longue et persévérante préparation des esprits. Il faut savoir aussi que cela nous amènera à des options assez graves ; il faut enfin être persuadé que ne pas accepter cette reconversion, c'est aller à l'encontre de la marche du monde et de l'Eglise ... et se condamner à en subir les conséquences.

Entrons dans le détail :

Il y a quelques décades, la vie religieuse se déroulait paisiblement dans un état de possession tranquille quant aux œuvres exercées, et d'autorité incontestée à l'intérieur de ces œuvres.

Dans un quartier, la communauté de Sœurs garde-malades évoluait sur un terrain sans concurrence, admirée de tous, détenant une sorte de monopole de ce genre d'action. Maintenant, elle se trouve en face d'organismes constitués de travailleuses familiales, d'aides-ménagères, en face d'infirmières exerçant leur métier au domicile des malades. Elle va « s'insérer » dans cet ensemble ; elle doit tenir compte des diplômes nécessaires, des lois de la profession, de l'exigence d'une collaboration loyale. Elle ne « possède » plus ce genre de service du prochain ; elle « s'insère » dedans, et souvent avec une infériorité financière et numérique évidente. Seule, sa qualité de religieuse la différencie de l'ensemble, et lui vaut encore, il faut bien le dire, la plupart du temps, une préférence et une confiance plus ataviques raisonnées ; cela ne durera peut-être pas.

A l'hôpital, la communauté formait autrefois « le corps infirmier » de l'établissement ; il ne serait venu à l'idée de personne d'introduire une infirmière laïque ; et, lorsque la nécessité s'en est fait sentir, les infirmières engagées l'ont été à titre subalterne, en second, sous la direction de la sœur « possédant », de droit moral et de droit administratif (par convention) le poste et la charge de Surveillante de service. Et la sœur s'est mise à « posséder » ses infirmières, comme avant elle possédait ses employés, ses malades, etc.

Il faut descendre de ce piédestal et se dépouiller de ces richesses. Maintenant, il y a une vingtaine de Sœurs pour 200 infirmières dans un hôpital et la nouvelle Convention hospitalière prévoit, pour les Sœurs, le même processus d'accession aux postes d'autorité que pour les laïques. Et nous avons maintenant des jeunes Sœurs qui travaillent sous la direction de Surveillantes laïques. Ce qui n'est pas sans poser des problèmes... (Nous avons aussi, en Algérie, des Sœurs qui travaillent humblement sous la direction de leurs anciens garçons de salle, et qui ont pris à tâche de les former à l'exercice de leur autorité).

Si nous envisageons la situation des écoles, nous trouvons des problèmes semblables par le fond, quoique différents parce que vécus en secteur privé, ou la possession financière et administrative nous

appartient encore, du moins dans la mesure de la liberté que nous laissent les contrats. Mais, là aussi, les religieuses ne sont plus « le corps enseignant » : elles se trouvent immergées dans un ensemble de professeurs numériquement supérieur de 80 à 90 %. Et nous allons rencontrer le problème des A.E.P. Faut-il les constituer et leur remettre la gestion des établissements ? Et n'avons-nous pas à porter les responsabilités pédagogiques en collaboration avec le corps professoral laïc et avec les parents ?

Si nous passons sur le terrain de l'apostolat direct, celui de l'enseignement religieux, par exemple, nous trouvons quelque chose d'analogue : autrefois, on confiait un catéchumène à une religieuse qui, une fois l'instruction terminée, le présentait à l'examen du clergé ; il était **son** catéchumène. Maintenant, la Sœur s'insère à sa place, avec un rôle variable selon les cas, dans l'équipe du catéchuménat des adultes ; le catéchumène n'est pas à elle, il est à l'Eglise.

Il n'y a plus possession, il n'y a plus autorité ; mais il y a insertion et collaboration.

Et cette marche vers un ordre nouveau est irréversible ; elle vient de poussées beaucoup plus profondes que la recherche d'un homme, ou d'un groupe ; elle n'est pas le résultat d'une école ; elle relève d'une évolution sociale historique et contrôlable. En toute réalité d'aujourd'hui, qu'elle soit industrielle ou commerciale, sociale ou pédagogique, la gestion, l'organisation, l'orientation sont réclamées par les usagers, et il faut bien dire à juste droit.

Il y a plusieurs manières de vivre cela. Celle qui consiste à regretter l'ordre ancien, à en espérer confusément le retour, et à le maintenir de toutes ses forces partout où cela paraît encore possible.

Il y a l'autre manière, qui est de découvrir, dans cette évolution, l'appel du Seigneur à une vie beaucoup plus authentiquement évangélique, et d'aller dans son sens. On peut « lâcher pied » avec mauvaise humeur ; ou on peut entrer dans le jeu de l'histoire, **dans le jeu de Dieu**, avec joie et admiration de sa conduite.

Comme il est facile de rapprocher ces exigences de dépossession, de la vraie pauvreté d'esprit. Dans les circonstances particulières, les difficultés personnelles et quotidiennes, nous ne trouvons pas l'attitude juste, la réaction saine, dans une manière d'agir déterminée une fois pour toutes ; mais, à chaque occasion, la réponse juste devra jaillir des attitudes profondes, de l'état de pauvreté intérieure, de dépossession dans lequel nous nous serons habituées à vivre. C'est dans les gestes et la manière de vivre que se révèle le cœur propriétaire ou l'âme pauvre.

La religieuse qui accepte de partager ses responsabilités avec des collègues professionnelles ; celle qui sait s'effacer, se retirer devant l'influence d'une autre religieuse, ou d'une militante laïque, a une âme de pauvre.

La pauvreté devrait être notre grande forme de témoignage. Elle préside à tout, s'affirme ou se rétracte en toutes nos options. Mais ce n'est que rarement à un acte isolé qu'elle est reconnue comme un signe de Dieu, et qu'elle en appelle à la foi. Tandis qu'un acte isolé, apparemment contraire à la pauvreté, est immédiatement capté et stigmatisé par l'opinion, imputé à mal quant au témoignage attendu, il faut la continuité d'actes répétés et l'unanimité des membres d'une communauté pour qu'un sens religieux se dégage.

Nous portons toutes, et lourdement, le problème de la pauvreté communautaire, celui qui naît de la richesse apparente des locaux et de la puissance des institutions.

Un élément de solution ne nous est-il pas fourni par l'évolution même d'exercice de nos activités ? Et leur socialisation ? Le fait de sortir du mystère qui enveloppait autrefois, et qui enveloppe encore trop souvent aujourd'hui la compatibilité de nos communautés, d'offrir à la vérification publique nos budgets. Le fait éventuel d'admettre, lorsque la prudence semble le permettre, de confier la gestion de nos écoles, de nos centres sociaux, ou d'autres œuvres aux usagers ne vient-il pas affirmer en clair la pauvreté de la communauté ? Si tout est clair, s'il est visible et contrôlable pour chacun que la communauté ne dispose que de ressources modestes pour sa propre vie ; si la réalisation et l'amélioration de l'institution deviennent le fruit des efforts et, en quelque sorte, la propriété des usagers (même si le bien-fonds demeure propriété

de la communauté), le scandale de la richesse ne disparaîtra-t-il pas ? Mais quelle évolution d'esprit cela ne suppose-t-il pas ?

Et pourtant, c'est communautairement que nos congrégations doivent quitter des positions de possession et d'autorité. Il est juste de dire que nous avons trop souvent pensé « communauté » et intérêt de la communauté, et que nous n'avons pas assez pensé « Eglise ». Aucune communauté n'est un but en elle-même ; elle n'a de sens et de raison d'être vue que par son appartenance à l'Eglise, sa vocation dans l'Eglise. Et sa vie, son développement, son recrutement ne se justifient que par le besoin que peut en avoir l'Eglise. Cela ne porte aucune atteinte, me semble-t-il, bien au contraire, aux intérêts et à la vocation propre de chaque Institut. Et ne serait-ce pas dans ce sens qu'il faudrait orienter l'appel aux vocations : Faire passer au second plan l'angoisse, si grande qu'elle puisse être, et les besoins de la communauté en tant que telle (ceci ne pourra jamais justifier le don d'une vie) pour transmettre aux jeunes l'appel du Seigneur, l'appel de l'Eglise aux tâches qu'elle veut remplir dans le monde. Combien plus pressant, combien plus vrai serait cet appel.

Ceci n'est pas une opportunité, ceci n'est pas une manœuvre, c'est tout simplement la vérité doctrinale.

L'autre plan de conversion concerne nos relations avec ceux qu'autrefois nous appelions « nos pauvres » et qu'aujourd'hui, nous devons appeler « nos frères ». On a beaucoup parlé du cléricalisme au Concile ; c'est un phénomène semblable qui a entaché nos positions d'esprit et notre action.

Nous avons cru, en toute bonne foi, détenir le monopole de la charité et de l'influence spirituelle. C'est un lieu commun de dire qu'il faut renoncer à toute attitude **maternaliste**, écouter autant que recevoir, promouvoir l'initiative personnelle au lieu de remplacer et de secourir, découvrir dans « l'autre » tout ce que le Seigneur y fait. L'époque des dames bienfaitrices est révolue ; nous avons maintenant à entrer, dans toute la mesure du possible, en fraternité avec ceux auprès de qui nous vivons, à essayer de comprendre leurs problèmes, à les accompagner dans leur vie. Je crois que toute communauté devrait demander instamment chaque jour la grâce de la fraternité avec ceux qu'elle côtoie ; c'est là que se trouve la note juste de nos relations.

Inversement, nous avons à sortir d'une sorte de complexe d'infériorité humaine, pour participer très simplement à la vie des gens et des organismes avec lesquels nous sommes appelées à coopérer. Nous touchons ici au deuxième reproche habituellement adressé aux religieuses : **l'infantilisme**.

Il faut tendre, non plus à une préservation pour le Sœurs de tout contact nocif avec le monde, mais à une formation d'âme et d'esprit qui permette l'information suffisante, par les moyens actuels, des événements et de la pensée contemporaine, pour donner lieu à des relations ouvertes et normales.

Enfin, la visée apostolique elle-même, par suite de la déchristianisation ambiante, subit un changement notable. Le souci des générations qui nous ont précédées était de ramener à Dieu par **une conversion morale**, des chrétiens l'ayant abandonné.

Maintenant, il s'agit beaucoup plus souvent de présenter Dieu et de faire découvrir l'Evangile ; c'est **le souci missionnaire qui doit dominer**. Dominer, non pas seulement dans un enseignement qui peut rarement être donné, mais dans toute la vie.

Chaque religieuse, et chaque communauté locale, doit porter ce souci missionnaire, se savoir responsable d'annoncer et de témoigner de l'Evangile. Une grosse recherche est à faire sur ce point capital. Il me semble qu'il faudrait travailler l'esprit missionnaire des religieuses en France ; qu'elles se sachent et se sentent responsables, en Eglise, de l'appel à la foi : qu'elles prennent conscience que leur manière de vivre, leurs attitudes, leurs options dans tous les domaines, ont des répercussions qu'elles ne peuvent soupçonner.

(Il faut bien dire que la vie de la religieuse se passe en une sorte d'ostentation perpétuelle ; peu de ses gestes ou attitudes échappent à une convergence de regards ; dans le quartier dont elle parcourt les rues, dans les familles dont elle soigne les malades, dans sa classe, dans le service hospitalier, dans les relations

sociales ou administratives. Le seul fait de l'habit qu'elle porte attire l'attention, éveille des préjugés favorables ou défavorables, en quête d'une confirmation. Une exigence est sous-jacente dans les regards qui l'observent ou se détournent).

Quelle vie est plus publique que la nôtre, et moins saisie dans sa réalité profonde ? La vie religieuse et le vrai sens des Vœux sont de moins en moins perçus par nos contemporains, malgré une certaine publicité. C'est le goût du mystère, une curiosité de ce qui est caché, plutôt qu'un attrait religieux authentique qui attire les foules vers les films et romans prétendant jeter un jour sur « ce qui se passe » au fond des couvents ou des âmes religieuses. Tout ce qui est ainsi perçu est plus ou moins projeté, en a priori, sur les religieuses rencontrées.

Ce qui n'est pas douteux, c'est le climat d'exigence qui entoure la vie religieuse. Exigence mal éclairée, ne procédant guère d'une vue de foi, mais en renfermant souvent le désir inconscient, ne portant guère sur de réelles valeurs religieuses, mais sur des points particulièrement sensibles à notre époque.

Où donc et comment pourra se nouer un vrai contact spirituel d'où pourrait jaillir une étincelle de foi ? C'est le mystère de l'action de Dieu. Il nous incombe seulement de faire tomber les obstacles, de créer les conditions favorables. Nous ne parlons pas le même langage que ceux qui nous écoutent et ce que nous croyons être signe, n'évoque souvent rien pour eux.

Face à cette sorte d'exigence, il ne suffit pas désormais « d'être » en profondeur une fervente religieuse, sans se soucier d'exprimer cet « être » dans un langage et des signes compréhensibles pour ceux qui nous voient vivre.

Ces signes ne seront lisibles que si l'appartenance au monde se révèle hors de doute ; si la religieuse rejoint ceux qui l'entourent, dans une attention permanente à leurs problèmes sociaux et professionnels ; efforts de promotion, grèves, syndicats, etc., si elle se montre attentive et sensibilisée à leurs problèmes humains : budget, logement, avenir des enfants..., si elle se situe en auxiliaire, en point d'appui, dans une recherche du dialogue, de l'échange. Si elle ne se tient pas éloignée des gens par une certaine distance venant d'un mode de langage, ou d'attitudes et d'usages surannés désaccordés à notre temps et provoquant un étonnement, dont Mgr Ménager nous a dit un jour : « *Il y a un mystère de la vie religieuse qui n'a rien d'évangélisteur* ».

Une sorte de similitude de vie, une manière d'être profondément humaine sont la condition indispensable pour que la « rupture » entraînée par les Vœux revête un sens évangélique. Le souci missionnaire doit nous habiter.

Or, si le problème de l'adaptation est en substance un problème de conversion, cela revient à dire qu'il se réduit à un problème de formation.

LE PROBLEME DE LA FORMATION

Le véritable problème est celui de la formation et tout doit lui être sacrifié. Les autres se résoudront à partir de celui-là.

Formation à l'intérieur des Communautés

Sous cette rubrique de la formation, il ne s'agit pas d'inclure uniquement la formation donnée dans les noviciats et juniorats, aux jeunes Sœurs ; pas même en l'étendant aux diverses reprises spirituelles, comme le 3^{ème} an.

Dans la période où nous vivons, marquée par un si fort décalage entre la formation reçue voici 20 ou 30 ans et la situation et les exigences actuelles, **l'effort de formation doit porter sur toute la Congrégation**. A chacune de trouver sa forme : sessions intensives, journées répétées de formation, etc. On peut l'envisager par catégories d'être ou par catégories professionnelles ; les deux ont leurs avantages, et le mieux est de se servir successivement de l'une ou l'autre méthode de regroupement afin de ne créer aucune ségrégation. Aucune Sœur dans la communauté ne doit se sentir tenue en-dehors de l'effort d'évolution,

toutes doivent se savoir intégrées, concernées, partie prenante et active. Elles doivent se savoir « écoutées », c'est l'essentiel.

Le problème majeur est celui de **la formation des Supérieures locales**. De celles que l'on prévoit mettre en charge, de celles qui y débutent ; et de celles qui l'exercent depuis de longues années. C'est une des grosses difficultés de notre génération que la grande distance qui existe entre la formation reçue par les Supérieures en charge, et celle qui est donnée maintenant aux jeunes Sœurs. Il y a là une source de souffrance de part et d'autre, et aussi l'origine de bien des crises de vocation. Il faut tout tenter pour essayer de réajuster à « l'actuel » l'esprit des Supérieures locales. Là aussi, retraites spéciales, sessions, journées de formation et d'échanges...

Dans une de ces sessions de formation, un psychologue disait : « *La formation à l'autorité ne se fait pas par cours et conférences, du moins pas uniquement ; elle se fait par échanges. Réfléchir, par groupes de 8 ou 10, au plus, autour d'un problème d'autorité récemment vécu* ».

Ce qu'on dit des problèmes d'autorité, on peut le dire des autres, et je crois que l'évolution d'une congrégation s'orienterait de façon satisfaisante et plus rapide si les Supérieures Majeures en charge faisaient de ces échanges l'un de leurs devoirs les plus pressants.

Pour dire quelques mots des conditions et de la bonne orientation à donner à tout cet ensemble de formation, mais en pensant ici **particulièrement aux noviciats**, nous n'insisterons que sur quelques points plus épineux :

- Nécessité de bases théologiques approfondies,
- Une formation qui vise à faire des adultes,
- Une formation donnée « en Eglise »,
- Une formation ouverte sur la vie.

Sur la nécessité de **bases théologiques approfondies**, je cite une fille de 32 ans, sortie déçue d'un essai de noviciat : « *Il me semble que le Seigneur m'appelle à une consécration totale, mais avec une théologie « repensée » de la pauvreté et de l'obéissance* ».

Le nœud de la question est là : c'est autour d'une doctrine « repensée » en fonction des conditions apostoliques actuelles que se jouent l'évolution, la « conversion » de nos congrégations.

Je cite surtout le malaise qui pèse sur la question de l'obéissance. Bien sûr, la formation doctrinale doit porter sur tout l'ensemble, dogme (c'est très important), morale, doctrine sociale, etc. mais la question des Vœux est essentielle.

Dès le noviciat, la formation doit viser à **faire de la religieuse une adulte**. Il n'y a plus guère de place dans nos maisons pour des petites filles. Il faut, dans la profession, dans la vie de foi, dans la vie consacrée et apostolique, des Sœurs adultes, c'est-à-dire capables d'assumer elles-mêmes leurs problèmes quotidiens. Ce qui vient renforcer la priorité des bases doctrinales à donner, de la formation de l'esprit et du jugement, sur l'enseignement de solutions préfabriquées.

Une formation donnée « en Eglise ». La fille citée plus haut dit avec amertume : *Je serai toujours incapable de penser 'Congrégation' avant de penser 'Eglise'* ». Et comme c'est heureux !

C'est dès le noviciat que doit se vérifier l'insertion dans l'Eglise par le moyen de la congrégation. La formation doit « coller » à l'enseignement actuel de l'Eglise ; elle doit y puiser sa source, son actualité, son illustration. C'est à la maîtresse des novices à réaliser, dans son enseignement, cette synthèse entre l'esprit des Fondateurs et la voix de l'Eglise, sans oublier l'Eglise nationale qui devient de plus en plus une réalité constituée.

Il paraît bien que c'est à cette seule condition, non seulement que nos jeunes respireront à l'aise dans nos noviciats, mais encore que la formation ne sera pas une déformation, et qu'elle les préparera à leur insertion future dans la petite Eglise locale où elles iront travailler.

Une formation ouverte sur la vie. Il y aurait beaucoup à dire. Disons que la condition essentielle est le choix des maîtresses de novices. Qu'elles aient été en « pleine pâte » humaine et qu'elles-mêmes aient réalisé leur propre synthèse : vie religieuse – vie apostolique.

Plus qu'une organisation de l'enseignement, c'est une imprégnation de tout l'enseignement qui doit déjà former la novice à faire de tout l'humain dont se compose sa vie concrète, la trame de sa vie religieuse.

Bien sûr, il y a aussi la méthode : information sur les grands problèmes régionaux et mondiaux, réflexion sur des événements sociaux et autres, etc.

Inter-formation des congrégations à partir des Unions

Je dirai seulement un mot de **la collaboration des congrégations entre elles** en vue de la formation de leurs sujets. Et, il faut le signaler aussi, en vue de l'évolution de la vie religieuse à l'intérieur du pays. **C'est essentiel.**

De cette collaboration sont déjà nées bon nombre de réalisations concrètes prospères ; telles que l'école de formation psycho-pédagogique pour éducatrices spécialisées et l'école catholique des cadres d'infirmières dont la direction est inter-congrégations ; de plus s'est créé tout un courant générateur d'initiatives nationales ou diocésaines : sessions ou cours de formation doctrinale, professionnelle ou pastorale.

Ces initiatives émanent généralement des Unions spécialisées, dont le plus grand bienfait est la possibilité d'échanges et de mise en commun des recherches de chaque congrégation, ce qui permet une discrète mais indispensable inter-formation. On peut citer en passant l'action de l'Union des Supérieures Majeures en faveur des congrégations peu nombreuses ; depuis plusieurs années, des Journées sont organisées pour elles ; elles y étudient leurs problèmes dans le plus grand respect de la liberté de chacune. Ces rencontres ont facilité l'organisation de noviciats communs, et même certaines fusions de congrégations dont la situation numérique ne permettait plus d'espérer le relèvement.

Les Unions sont aussi un moyen de regroupement au plan national et diocésain. Elles ne sont pas des organismes repliés sur eux-mêmes et ne visant qu'à leur propre développement, mais elles doivent devenir de plus en plus des moyens de contact et de liaison avec la hiérarchie, plus encore qu'avec les réalités civiles. Elles permettent, de façon organisée la rencontre et l'ouverture à l'esprit et aux directives de l'Eglise nationale ou diocésaine. C'est en grande partie aux Unions que les congrégations françaises doivent d'avoir maintenu le contact avec l'Eglise, d'avoir reçu son enseignement, absorbé son esprit, et d'avoir, à sa suite, commencé une évolution qui doit se continuer. De façon peut-être peu visible, mais certaine, nous avons été par leurs écrits et par leurs paroles, par l'animation de leurs prêtres délégués auprès de nous, parfois même sans presque nous en apercevoir, imprégnées peu à peu de l'esprit de nos évêques. Nous savons ce que nous devons à l'Eglise de France.

PROBLEMES DE SITUATION

Et pourtant, il existe un problème de situation qu'il faut bien aborder ; car, en fin de compte, s'il ne se règle pas, tous les efforts d'adaptation et de formation demeureront vains en grande partie. Je le résume à trois grandes lignes :

La baisse des effectifs

L'effectif religieux baisse, en France, de façon importante et rapide. Un seul chiffre suffit à faire apprécier la situation ; en 5 ans, il y a 6000 religieuses en moins. En bref, cela doit se traduire par la fermeture de 600 maisons environ ; car, depuis de longues années, toutes les compressions possibles ont été faites à l'intérieur des communautés.

Le recrutement semble ne pouvoir qu'au remplacement du tiers des décès. A signaler cependant que, si le nombre est en baisse, par contre la valeur humaine des candidates est en hausse. Je n'ose dire la

valeur chrétienne car, malgré des exigences spirituelles accrues, le manque de formation chrétienne de base est l'une des grosses difficultés de nos noviciats.

La crise de confiance

Elle représente la souffrance la plus aiguë de l'ensemble des religieuses. Elle se présente sous deux formes :

- mise en doute de la valeur apostolique des institutions d'enseignement ou de charité (j'inclus sous ce terme toutes les activités sanitaires et sociales) ;
- mise en doute de la place de la religieuse dans ces tâches que les laïques remplissent aussi bien qu'elle. Son rôle, dit-on, est de prier ; tout au plus tolèrera-t-on, à la rigueur, une suppléance momentanée.

Et ce qui rend ceci plus particulièrement douloureux, c'est que nous ne nous heurtons pas là à l'opinion des non-chrétiens qui nous est encore très favorable, mais à l'opinion des militants chrétiens et, surtout, du clergé.

C'est dans tous les détails de la vie que nous avons à porter cette sorte de réprobation et que nous devons apprendre à nos jeunes religieuses à la porter. Comment leur expliquer qu'après avoir été honorée de l'entière confiance de leurs prêtres lorsqu'elles travaillaient avec eux en tant que laïques, elles se trouvent entourées de réticences dès qu'elles se présentent au titre de religieuses ? Comment les affermir contre le doute qui ne peut manquer de les assaillir lorsqu'elles entendent, par exemple, un prêtre dire à une assemblée de jeunes : « Vous ne voudriez tout de même pas vous faire 'bonnes sœurs' ? »

Je sais qu'une réaction se dessine. Mais combien de temps faudra-t-il pour réformer l'opinion ? Les religieuses souhaitent entrer en dialogue et en collaboration avec les laïcs et le clergé.

Les options nécessaires

Elles sont rendues indispensables par la baisse des effectifs, d'une part, et par l'évolution pastorale, d'autre part.

Toutes les Supérieures Majeures subissent en ce moment une tentation permanente (au moins celles à qui la polyvalence de leur Institut le permet) : « puisque seul, maintenant, l'apostolat direct est estimé, puisqu'il attire le plus grand nombre de vocations et parce qu'il présente infiniment moins de difficultés que l'autre, retirons-nous des écoles et des hôpitaux et consacrons-nous à la pénétration des quartiers sous une forme ou sous une autre... ou aux catéchisme, etc. »

Mais alors se dressent les grandes questions : c'est l'abandon du monde scolaire, l'abandon du monde des malades, des milieux sanitaires et sociaux, de tous leurs prolongements dans les organismes nationaux et internationaux. Et y aura-t-il vraiment des laïcs chrétiens pour prendre la relève ? Et, même si cela est, la vie religieuse n'a-t-elle pas son rôle spécifique à remplir en ces lieux privilégiés de la souffrance humaine que sont les hôpitaux, hospices, etc. et auprès de l'enfance et de la jeunesse ?

Chacune de nos congrégations, et chacune de nos religieuses, à sa place, vit plus ou moins durement cette angoisse. Le champ d'action des religieuses se rétrécit chaque jour en France ; des options deviennent indispensables. La présence ne peut et ne doit être maintenue que si elle est valable. Il faut choisir parmi les tâches et parmi les postes : (soins à domicile, hôpitaux, services sociaux, vieillards, enfants en danger) – postes de responsabilité entraînant une plus grande influence sur l'établissement, ou postes secondaires mais plus proches du malade ou de l'enfant. Sans minimiser le rôle « de l'imagination créatrice, fruit de l'Esprit-Saint », que nous devons souhaiter à toutes les Supérieures, nous ne nous reconnaissons pas le droit de prendre seules des décisions dont la multiplication entraînera forcément une option de l'Eglise de France. Cette option risque d'être le fruit du hasard si elle n'est pas envisagée sur un plan général. Sans croire porter atteinte au but particulier de nos congrégations, nous attendons de nos évêques qu'ils nous orientent vers les tâches les plus urgentes, et qu'ils nous disent ce que l'Eglise de France attend des forces religieuses, encore considérables dont elle dispose. Nous souhaitons vivement qu'un mode efficace de relations soit institué entre la hiérarchie et des représentantes des congrégations.

Enfin, ne faut-il pas dire que si nos évêque ne prennent pas position quant à la nécessité de la vie religieuse dans les secteurs d'action qu'ils auront déterminés, celle-ci ira en s'amoindrissant. La vie religieuse n'est pas une réalité isolée, ne concernant qu'elle-même, se maintenant elle-même. Elle ne peut vivre que si elle est branchée sur l'Eglise, voulue efficacement par Elle ; que si l'Eglise, que si les évêques, créent une opinion autour d'elle que s'ils font entendre son appel aux foyers chrétiens, aux jeunes qui projettent de se donner à Dieu, comme l'appel à une tâche d'Eglise.

Finalement, rien ne se fera sans la volonté des évêques ; ce sont eux qui tiennent entre leurs mains le sort de la vie religieuse en France.

(A suivre)

Sœur Claire HERRMANN
Service des Archives

LES PROBLEMES DE LA VIE RELIGIEUSE DE VIE ACTIVE

*** Ils rejoignent :**

- ceux de l'homme contemporain,
 - ceux du chrétien engagé dans le monde.
- Ils ont un aspect spécifique venu de la Consécration, de la vie régulière.

Ils sont :

- d'ordre professionnel,
- d'ordre religieux,
- d'ordre apostolique.

Le problème du recrutement est une conséquence de ce qui vient d'être dit.

Le problème de l'adaptation :

- qui doit se traduire par des aménagements extérieurs dont certains sont assez futiles : habit, suppressions d'usages surannés et d'autres de grande importance : vie et formules de prières, mode de relations avec le monde ...
- est dans son essence un problème de conversion, c'est-à-dire de retournement de positions d'esprit parfois séculaires, mais venant fausser l'inspiration première des Fondateurs, et le visage que l'Eglise veut présenter au monde d'aujourd'hui.

La religieuse est amenée à passer :

- d'une position de possession à une position d'insertion
- d'une position d'autorité à une position de collaboration
- d'un complexe de supériorité religieuse à un sentiment de fraternité
- d'un complexe d'infériorité humaine à une franche participation à la vie
- d'un souci de conversion morale à un souci missionnaire.

DONC, DEUX PROBLEMES DE BASE :

Le véritable problème est celui de la formation, et tout doit lui être sacrifié. Les autres se résoudront à partir de celui-là :

- Formation à l'intérieur des communautés
- Inter-formation des Congrégations à partir des Unions.

Mais il existe un problème de situation, et celui-là ne peut se résoudre qu'à partir des évêques. A eux de dire comment ils veulent employer les forces religieuses de l'Eglise de France. Apostolat direct ou indirect ... pénétration des milieux.

Ce que représentent aujourd'hui les religieuses en France ; éléments de statistiques. Positions professionnelles et officielles.

Engagement de la religieuse de vie active.

Malgré sa position de « séparation », n'est-elle pas dans une situation privilégiée de proximité au monde ?

Comment déboucher sur une véritable insertion dans la Pastorale ?